

LA GAZELLE



Numéro 43 - octobre 2023

2€



Mi
LA

SOMMAIRE

SOCIÉTÉ

L'AVENIR INCERTAIN DES SANS-ABRI D'ÎLE-DE-FRANCE

page 3

« MONOPOLIS »

page 4

POLITIQUE

LA MÉMOIRE DES NOMADES :

les Tziganes et la Shoah

pages 5-6

TRANSFUGES DU GENRE ET SUJETS POLITIQUES

page 7

DIPLOMATIE

LES MIGRANTS JOURNALIERS EN ANDALOUSIE,
précaires invisibles de l'agriculture européenne

pages 8-9

FROM BEING ROOTLESS TO BEING RIGHT:

Extremist ideologies as a panacea for identarian
nomadism

pages 10-11

CULTURE

CARNETS DE VOYAGE

page 12

ENTRETIEN AVEC UNE ÉTUDIANTE INTERNATIONALE :

études et nomadisme, une frontière poreuse ?

pages 13-14

MYTHOLOGIE DE LA NATURE DANS GRIZZLY MAN :

Werner Herzog et Timothy Treadwell « ennemis
intimes »

pages 15-16

FICTIONS

BOUCLE D'OS

pages 17 à 19

PAS À PAS

page 20



Edito

Bureaux flexibles, digitaux nomades, étudiants délocalisés en raison des affres de Parcoursup ou par un désir d'évasion, travailleurs détachés, migrants trans ou intra nationaux : tous nomades ?

Peut-être bien. Ce nouvel idéal qui prend son essor traverse les discours contemporains.

Mais au fond, qu'est-ce-que le nomadisme ? Faut-il le comprendre au sens littéral ou bien au sens figuré ? Sauter d'un train à l'autre pour plonger dans le bain d'un lieu à l'autre comme si Berlin, Paris et la Creuse partageaient les mêmes eaux : le littéral est épuisant.

Quant au figuré, prenez Deleuze : non content de mobiliser les nomades comme des réalités socio-politiques mettant à mal l'organisation centralisée d'un État, il s'est amusé à en faire une manière de penser glissant sur les lignes de fuite de son plan d'immanence...

Pas sûr de trouver là la substance de cet idéal qui anime une jeunesse toujours plus avide de fluidité... et d'absence d'attache ? Tout semble l'indiquer : gare à celui qui viendrait troubler cette fête de la mobilité permanente. L'ennemi à abattre est tout indiqué : la "sédentarité".

Loin d'être un idéal moteur, le nomadisme est en réalité bien souvent la seule issue pour ceux à qui l'on a enlevé cette possibilité de sédentarité. Des migrants contraints à l'exil aux étudiants délocalisés, le nomadisme s'exerce là où les conditions de vie minimales s'éclipsent. Avoir un toit, de quoi se nourrir et subvenir aux désirs minimaux d'une existence, c'est ce qui fait défaut aux nomades contemporains.

Combien d'étudiants mal-logés voire pas logés à Paris ? Combien de nomades forcés dans un contexte de baisse des APL, d'augmentation toujours croissante du coût de la vie pour les étudiants ? Et si l'essence frelatée du nomadisme, au-delà du littéral et du figuré, c'était la précarité ?

Une précarité qui n'est pas que matérielle : entre éco-anxiété et incertitude du futur, les étudiants voient le sens des voies qu'ils avaient choisies flancher. Un uppercut en slow motion qui finira peut-être par achever la jeunesse covidéenne.

Si le nomadisme rime mal avec précarité, peut-être devrait-il se versifier différemment. C'est pourquoi l'équipe du journal a choisi ce thème, s'inscrivant également dans la transition entre une ancienne et une nouvelle équipe.

Avec ses caricatures, fictions littéraires et ses articles d'idées, le journal s'inscrit à contre-courant de la tendance à la consommation de l'information pour tailler une part belle au temps long de la maturation et de l'impression.

En tant que laboratoire journalistique des idées des étudiants de toutes les universités de Paris, La Gazelle possède la circulation des idées dans son encre-même. Une encre qui gicle, lors de distributions à la criée au sein des différents campus et qui réfléchit l'évidence, dans un travail intellectuel critique et collectif. Un journal nomade ? Peut-être. Mais alors au sens où il ne cherche pas à l'être.

Mélina Tornor et Alexandre Jadin

« L'AVENIR INCERTAIN DES SANS-ABRI D'ÎLE-DE-FRANCE. »

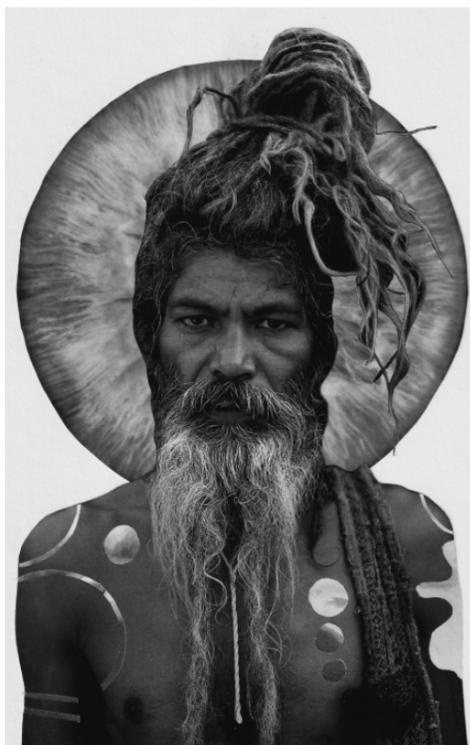
Manon Kubiak

Le gouvernement a annoncé en mai vouloir inciter les sans-abri à quitter l'Île-de-France et à se diriger vers d'autres régions de France. Dans un même temps, alors que les Jeux Olympiques et Paralympiques approchent, le comité d'organisation des Jeux vient de dévoiler leur slogan officiel « Ouvrons grand les Jeux »...

Après Lionel Jospin qui visait « zéro SDF en 2007 » ou encore Nicolas Sarkozy, en décembre 2006, qui promettait que « d'ici à deux ans, plus personne ne serait obligé de dormir sur le trottoir et d'y mourir de froid », Emmanuel Macron assurait lui aussi en juillet 2017, alors en pleine campagne électorale : « Je ne veux plus, d'ici la fin de l'année, avoir des femmes et des hommes dans les rues, dans les bois ou perdus. C'est une question de dignité ».

Pourtant six ans plus tard, les quelque 3000 sans-abri d'Île de France, recensés lors de la 6ème édition de la Nuit de la Solidarité, loin d'avoir tous été logés comme le promettait Emmanuel Macron, sont incités par le gouvernement à quitter la région. La raison invoquée est le choix des hôteliers de privilégier la clientèle internationale, au détriment des personnes sans abri, 5000 places pour l'hébergement d'urgence auraient déjà été perdues selon la député (Modem) Maud Gatel. Le gouvernement demande donc aux préfets dans les régions de créer des structures pour accueillir les sans-abri d'Île-de-France « sur la base du volontariat ». Selon le ministère du logement, 450 personnes volontaires ont déjà été transférées dans les régions concernées : toutes à l'exception des Hauts-de-France et de la Corse. Ces personnes passeraient par un « sas d'accueil temporaire régional » en arrivant avant que leur cas soit étudié et qu'ils soient orientés vers un « hébergement en fonction de leur situation ».

Le dispositif concerne surtout les migrants nombreux à vivre dans la rue en Île-de-France ou en hébergement d'urgence. Cependant le ministère du logement s'est empressé de préciser à l'Agence France Presse qu'ils n'étaient pas visés spécifiquement. Et c'est là une nouveauté, depuis 2018 et la loi sur l'immigration : les demandeurs d'asile peuvent être orientés d'une région à l'autre pendant des mois, mais cette fois, toute personne sans domicile fixe peut être amenée à changer de région. À événement exceptionnel, mesure exceptionnelle ?

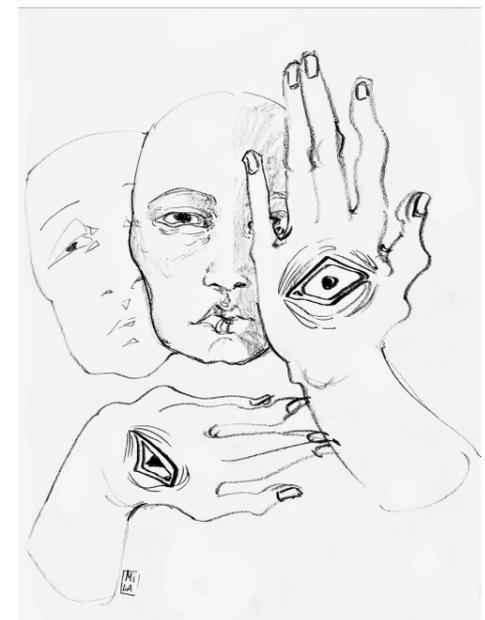
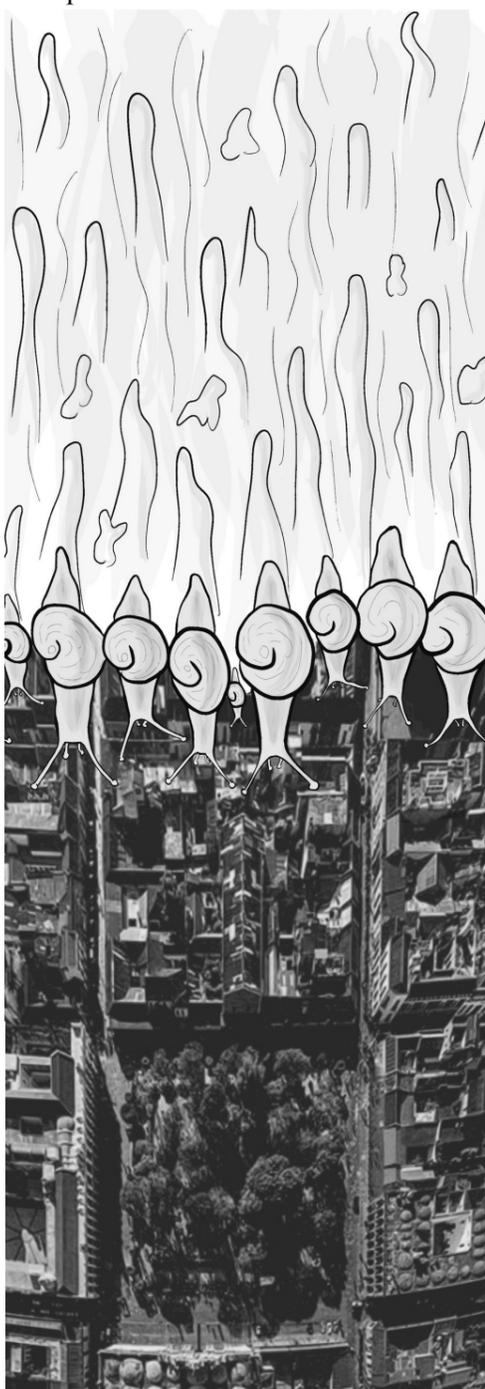


Enfin, Éric Constantin, responsable de la fondation Abbé Pierre en Île-de-France, ajoute que l'on peut « s'étonner de la concordance de l'arrivée des Jeux Olympiques et d'un programme qui vise à envoyer les migrants en province » : de quoi nourrir la polémique. Évidemment, le gouvernement se défend de vouloir inciter les sans-abri à quitter l'Île-de-France pour assurer un Paris de carte postale aux dix millions de visiteurs attendus en 2024.

Mais le comité d'organisation des Jeux Olympiques n'est plus à une polémique près. En mai, l'annonce de la réquisition de 3000 logements du Crous destinés aux étudiants en situation précaire pour loger les athlètes de délégations étrangères avait déjà fait réagir.

Malgré les précautions prises par le gouvernement dans sa communication, ce dispositif suscite de l'inquiétude. Dans un entretien accordé à Ouest France, le maire Philippe Salmon (divers gauche) de Bruz en Ille-et-Vilaine, s'est opposé à la construction d'un sas dans sa commune car les conditions d'accueil sont jugées « indignes ». Il critique surtout le choix du site, « dangereux car jouxtant la voie ferrée » et pollué « par des hydrocarbures et des métaux lourds ». Enfin, les personnes déplacées ne seraient pas forcément volontaires, d'après la préfecture... « certaines d'entre elles ont un travail sur Paris et souhaiteraient y retourner malgré leurs conditions de vie précaires ». La fondation Abbé Pierre se montre elle aussi réticente car les régions sont loin d'avoir toutes construit ou réhabilité de nouveaux lieux d'accueil. Les arrivants pourraient, après leur bref passage dans les sas, se retrouver en concurrence avec d'autres personnes SDF qui sont déjà en attente de logements.

Il rassurait en promettant aux étudiants qui le souhaitent un relogement et le Crous se défendait sur Twitter : « les #JO2024 constituent un événement exceptionnel pour notre pays. Les Crous comme l'ensemble des acteurs publics, seront au rendez-vous pour assurer leur réussite ». Une réussite garantie...visiblement sans certains étudiants, ni les sans-abri de Paris. On est loin du slogan fièrement affiché par les organisateurs de l'événement, « Ouvrons grand les Jeux ».



« MONOPOLIS »

Valentine Pastor

France Gall le prédisait en 1979 dans sa chanson « Monopolis », en l'an 2000 « de New-York à Tokyo, tout est partout pareil ». Alors, dans un monde où les frontières se sont ébréchées, et le sentiment d'appartenance devient brumeux, jusqu'où l'étudiant en échange universitaire, constamment étranger, peut-il ré-inventer son chez-soi ?

Depuis la création du programme Erasmus + en 1987, 12,5 millions d'étudiants ont bénéficié d'un échange universitaire, afin de découvrir d'autres pays et d'autres cultures, dont 10 millions depuis 2009 (1). Grâce à ses 200 pays partenaires, ce programme très convoité offre un chez-soi temporaire à des « citoyens du monde » en recherche de découverte, à des étudiants en quête de nouveauté, à des jeunes ayant l'ardeur de parcourir le monde.

Cependant, si le besoin d'appartenance est fondamental pour tous les êtres humains (2), la certaine utopie de citoyenneté universelle promue par les programmes d'échanges ne s'incarne pas réellement dans la réalité. À travers le témoignage de Rain, une étudiante étasunienne ayant vécu successivement en Colombie, au Zimbabwe, en Floride, en Tanzanie, en Norvège et aux Pays-Bas, il s'agit de comprendre dans quelle mesure, aux confluences des cultures, les étudiants temporairement installés se retrouvent au cœur d'une quête d'appartenance, entre terre d'origine et pays d'accueil, remettant en cause leur définition de « chez-soi ».

Si la définition classique du chez-soi renvoie au domicile de chacun, cette définition matérielle ne permet pas d'avoir plusieurs « chez-soi », ni de revendiquer une appartenance à plusieurs endroits. Le sociologue Bernard Ennuyer définit plutôt la notion de chez-soi comme « le lieu où l'on vit et mène nos activités de la vie quotidienne dans l'intimité et dans un sentiment de bien-être apprécié (3) ». C'est cette notion de bien-être qui permet à Rain de définir son chez-elle ; elle renie toute détermination matérielle.

Son foyer est avant tout là où vivent ses proches, et surtout sa sœur jumelle, avec qui elle sent une connexion très forte : elle est la boussole dans sa longue quête d'un chez-elle. Mais surtout, Rain, qui a connu de multiples foyers, le définit comme « l'endroit où tu n'as pas à te justifier d'être qui tu es ». Son approche, fondée sur le sentiment d'appartenance, permet de comprendre comment certains étudiants en échange, ayant quitté leur foyer pour de nouveaux horizons, peuvent se sentir chez eux partout, ou nulle part.

Car il s'agissait tout d'abord pour Rain, qui s'était installée depuis plusieurs années en Floride avec sa famille, de mettre sa vie dans ses valises, de faire un dernier câlin sanglotant à l'aéroport en promettant d'appeler tous les jours, et de prendre l'avion en direction d'un nouveau chez-elle pour les prochains mois, la peur au ventre de ne pas se sentir intégrée dans sa terre d'accueil : la Norvège. Tout d'abord a dominé l'euphorie de la nouveauté, des yeux constamment écarquillés devant l'architecture du pays, de la coloc avec des étrangers, de parler quotidiennement une autre langue, de comparer les habitudes, le prix de la pinte et du paquet de coquillettes, l'extase de juste découvrir une autre culture. Dès lors, il a fallu se déshabituer pour se réhabituer.

Quand l'adaptation est venue, du bus tous les matins, des cours à moitié écoutés et des sorties avec les copains, ce fut le moment de la création d'un nouveau foyer dans la chaleur de la coloc. En Norvège la tâche fut simple pour Rain, mais ce n'est plus le cas.

Actuellement à Amsterdam pour un second échange, elle ne trouve pas le foyer tant recherché : les êtres qu'elle chérit sont loin, et la bulle de son bonheur norvégien a éclaté. Alors, elle prend le bus seule, écoute les cours attentivement et ne sort que très peu. Finalement, sa coloc dans la capitale des tulipes n'a rien d'un chaleureux foyer.

Cependant, Rain se rend compte que son impossibilité à s'intégrer est globale. Elle ne se sent chez elle nulle part. Ayant vécu dans de nombreux pays, elle ne ressent plus aucun attachement, et se sait incapable de rester plus de six mois dans un même endroit. Les pays dans lesquels elle a vécu n'ont été qu'un passage dans sa vie. Parfois, sa maison lui manque, mais elle ne sait même pas laquelle. Les Etats-Unis, son pays d'origine, ne représentent qu'une seule chose pour Rain : la terre qui héberge sa famille. Alors, bien qu'elle ne n'y sente pas chez elle et qu'elle ne veuille pas y construire un avenir, elle y retournera à la fin de son échange, dans un besoin d'être avec sa sœur. Après des mois d'errance, elle veut « rentrer chez elle », mais pas aux États-Unis.

Cette dichotomie, présente chez Rain, est fréquente chez beaucoup d'étudiants en échange (4). Elle renforce leur besoin de rejoindre la normalité et le réconfort du foyer après des mois passés loin, de retrouver la pépinière rassurante où ils ont grandi. Mais comme Rain, certains ne s'y sentiront plus jamais complètement chez eux.

Il est parfois déboussolant pour ceux qui, en rentrant dans leur pays d'origine après plusieurs mois ou années à l'étranger, ne retrouvent pas une appartenance solide à leur foyer.

Le retour « à la maison » nécessite une nouvelle acclimatation culturelle à laquelle on ne s'attend pas en rentrant chez-soi.

Le fait de partir à l'étranger crée une rupture tellement forte avec son appartenance d'origine, et avec ceux qui n'ont pas vécu une telle expérience, qu'un décalage se forge avec la société de naissance (5). *Dès lors, il faut se dés-habituer pour se réhabituer.*

Ainsi, les pistes du foyer sont brouillées, de même que sa définition ; y a-t-il deux foyers qui s'entrechoquent, deux chez-soi, ou aucun ?

Selon Rain, l'introspection et le développement individuel définissent l'appartenance à un endroit. Sa quête n'est pas définie par des frontières ou des normes culturelles mais par ce qu'elle a à offrir au monde, aux endroits où elle vit et aux personnes qu'elle rencontre. Elle souligne qu'on devrait toujours ressentir une certaine connexion à une terre d'accueil, et aux personnes autour desquelles on évolue, afin de pouvoir la qualifier de « chez-soi ».

Ce que Rain vit, c'est la réalité de nombreux étudiants itinérants qui, au cours de leurs voyages, démantèlent leur sentiment d'appartenance, et questionnent leur définition du foyer (6). Mûris de leur expérience, c'est à eux ensuite de saisir la chance offerte par les échanges universitaires : l'opportunité privilégiée d'apprendre à être chez-eux partout.

(1). Chiffres : <https://www.touteurope.eu/economie-et-social/erasmus-en-dix-chiffres/>

(2). Le besoin d'appartenance est le premier besoin social de la pyramide de Maslow, après les besoins physiologiques (boire, manger, dormir) et le besoin de sécurité (pérennité des choses autour de soi).

(3). Dreyer, Pascal, Bernard Ennuyer, *Le chez-soi à l'épreuve des pratiques professionnelles. Acteurs de l'habitat et de l'aide à domicile*, Chronique sociale, 2017.

(4). PLEYERS Geoffrey, GUILLAUME Jean-François, « Expériences de mobilité étudiante et construction de soi », *Agora débats/jeunesses*, 2008/4 (N° 50), p. 68-78.

(5). *Ibid.*

(6). *Ibid.*

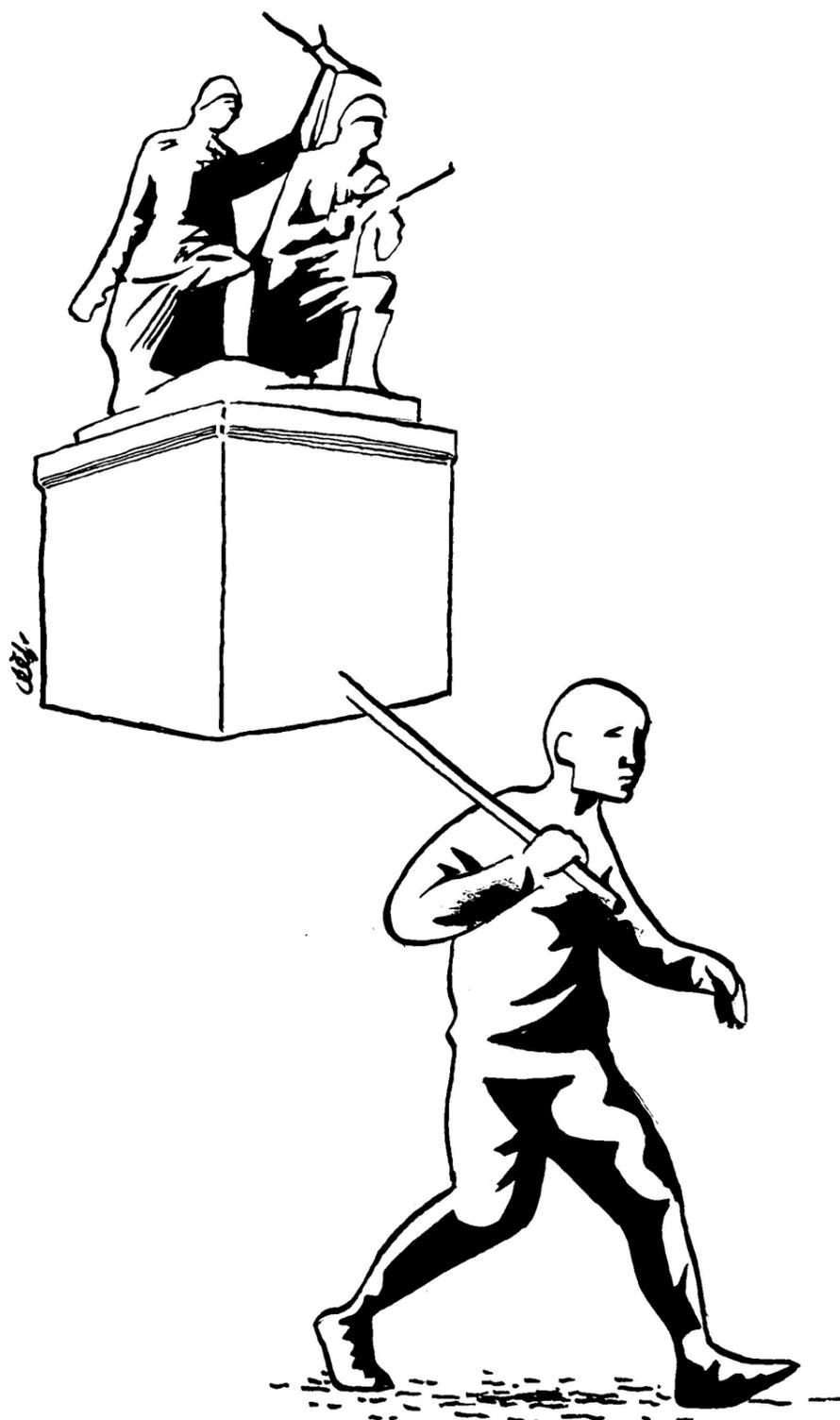
LA MÉMOIRE DES NOMADES : LES TZIGANES ET LA SHOAH

Marius Dérissaut

Bien ancrée dans les programmes scolaires en France, l'histoire de la Shoah fait aujourd'hui la paire avec une mémoire collective qui fait grand cas des individus déportés pour d'autres motifs que celui d'être Juif. Parmi ces victimes, minoritaires, ce sont entre autres les Tziganes qui, au nom d'un même "stigmat" ethnique, subirent une sanglante répression en 1939-1945. Place au souvenir.

Au maréchal Pétain en 2018, à Napoléon Ier en 2021, mais aussi au combat des harkis en Algérie ou encore au génocide des Tutsis au Rwanda... On a vu, sous le premier mandat d'Emmanuel Macron, se multiplier les hommages ou les appels au souvenir, adressés à des disparus controversés ou à des groupes entiers, sur l'intervalle de dates anniversaires supposées commémorer le souvenir de ces hommes, de ces groupes ou de ces événements.

Mais à y voir de plus près, l'engagement d'un chef d'État dans une politique mémorielle n'a rien de nouveau, ni de remarquable ; et nous souhaiterions saisir l'occasion de cette abondance de commémorations en vrac pour sortir de l'oubli du passé – et ramener dans le présent – les ombres des Tziganes persécutés sous l'Occupation, de cette foule d'individus qui, du reste, se voulurent et se veulent nomades. Depuis 2015, la date du 2 août est retenue par le Parlement européen comme journée européenne de commémoration du génocide des Tziganes durant la Seconde Guerre mondiale, en souvenir de la nuit du 2 au 3 août 1944, pendant laquelle environ 3000 Tziganes ont été exterminés dans le camp d'Auschwitz-Birkenau. Alors que l'Allemagne a inauguré en 2012 un mémorial consacré à ce génocide à Berlin, il semble que la politique en faveur de la mémoire des victimes du génocide ne suive pas un cours si naturel en France. Aussi semble-t-il pertinent de s'interroger, sans tomber dans le récit larmoyant d'une histoire extrêmement lourde, sur les éventuelles raisons, passées et présentes, d'un « retard de quarante ans (1) » sur la question.



AUX ORIGINES DE LA PERSÉCUTION

Afin de revenir aussi succinctement que possible sur le rôle des instances politiques dans le rejet des populations nomades tziganes, il paraît opportun de préciser la nomenclature et de baliser notre parcours par quelques moments clés. D'abord, il est fréquent que l'on se réfère dans le langage courant à des réalités aussi diverses que Tziganes, Roms, Manouches, Gitans, en les rassemblant pêle-mêle sous une même étiquette, que le langage administratif a d'ailleurs synthétisées par une expression qui les renvoie au nomadisme – que tous ne pratiquent pas nécessairement : ce sont les « gens du voyage (2) ». La diversité de ces ethnies, gommée par les appellatifs officiels, trouve cependant un funeste point de rattachement dans le sort dont elles ont été accablées. Dès la loi de 1912 (3) en France, en effet, les familles de nationalité française indexées comme « nomades » sont fichées journalièrement. A partir de novembre 1940, l'administration vichyste rassemble ces familles dites « nomades » dans des camps spécifiques, comme celui de Montreuil-Bellay ou dans ceux de l'Anti-France. Enfin, après un décret de décembre 1942, Himmler décide du transfert des Tziganes et des Zigeuner-Mischlinge (4) à Auschwitz-Birkenau, où près de 80 % des familles tziganes de Belgique, du Nord et du Pas-de-Calais, sont exterminées. La complicité de l'État français, si elle n'est pas déterminée complètement, reste à prouver ; mais, si l'hypothèse peut en être faite, du moins sent-on qu'il est peut-être encore tôt pour entendre de la bouche d'un homme d'État du XXI^{ème} siècle des mots de pardon ou de reconnaissance officielle.

(1). D'après les mots d'Ilsen About, chargé de recherche au CNRS, interviewé dans La Croix en 2021.

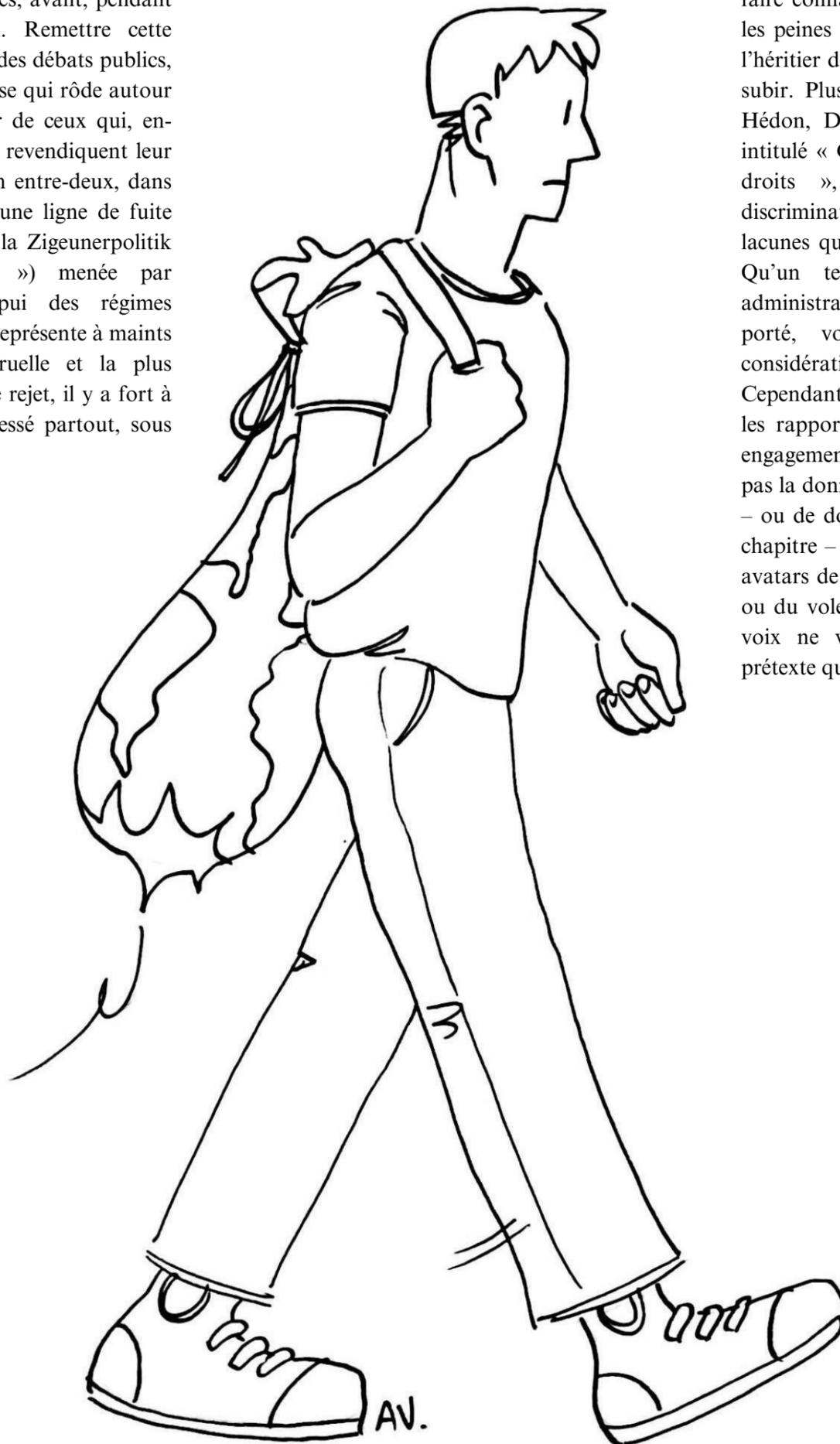
(2). Par commodité et par clarté, nous parlerons indifféremment, ici, de Tziganes et de Roms pour parler de l'ethnie victime d'exécutions préméditées pendant la Shoah. La terminologie officielle de l'époque, en Allemagne nazie comme en France occupée, ne fait d'ailleurs pas de distinction : Zigeuner ou nomades.

(3). Le 16 juillet 1912, la loi « sur la réglementation des professions ambulantes et la circulation des nomades » impose à ces derniers un « carnet de circulation ».

(4). C'est-à-dire les individus de « sang » allemand et tzigane.

REBÂTIR PAR-DESSUS

En somme, on estimait, il y a une quinzaine d'années, le nombre de « gens du voyage » en France à environ 350 000 personnes (5) ; et l'on s'étonnera qu'aucun lieu de mémoire ne soit entretenu pour rapporter le souvenir du génocide des Tziganes et l'implication de l'administration française dans les politiques qui ont nui à l'existence de ces peuples nomades, avant, pendant et même après (6) la Shoah. Remettre cette douloureuse question au-devant des débats publics, c'est mettre le doigt sur un malaise qui rôde autour des « gens du voyage », autour de ceux qui, en-dehors des sentiers communaux, revendiquent leur droit millénaire de vivre dans un entre-deux, dans un mouvement permanent, sur une ligne de fuite qui échappe aux sédentaires. Si la Zigeunerpolitik (la « politique anti-tziganes ») menée par l'Allemagne nazie, avec l'appui des régimes fantoches placés sous son égide, représente à maints égards l'application la plus cruelle et la plus mortifère de principes anciens de rejet, il y a fort à parier que l'exclusion n'a pas cessé partout, sous quelque forme que ce soit.



Ce n'est certes pas sous le coup de politiques mémorielles que l'on soigne de tels stigmates, passés et présents, mais le récent exemple des Enfants de la Creuse pourrait nous fournir la preuve que le champ politique, en dépit du temps qui passe, est le solide garant d'une histoire pacifiée. Il tendrait aussi à démontrer que cette histoire pacifiée est une condition hautement importante pour regarder en face les événements et faire connaître à ceux qui restent aujourd'hui que les peines de leurs aïeux sont prises en charge par l'héritier de la structure politique qui les leur a fait subir. Plus récemment, le 6 octobre 2021, Claire Hédon, Défenseur des droits, publie un rapport intitulé « Gens du voyage : lever les entraves aux droits », dans lequel elle alerte sur les discriminations vécues par les gens du voyage et les lacunes qui persistent en matière d'aires d'accueil. Qu'un tel rapport, émanant d'une autorité administrative indépendante, existe et soit ainsi porté, voilà qui témoigne d'une prise en considération dont nul sans doute ne se plaindra. Cependant, il s'agit d'une entité indépendante ; et les rapports intimistes, les décisions à tâtons, les engagements prononcés à demi-mot ne changent pas la donne quand il s'agit de rendre aux Tziganes – ou de donner une première fois ? – une voix au chapitre – à un chapitre où ils ne seraient plus des avatars de la diseuse de bonne aventure, du forain ou du voleur ambulancier, mais des citoyens dont la voix ne vaudrait pas moins qu'une autre sous prétexte que, nomade, elle voyage.

(5). Voir Les Cahiers du mal-logement de la Fondation Abbé Pierre de janvier 2006, qui indiquent que les chiffres varient entre 250 000 et 450 000, soit 0,5 % de la population mondiale.

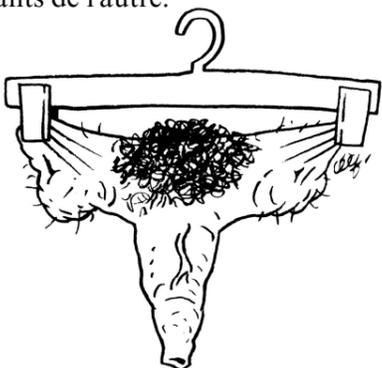
(6). On pensera notamment à la loi n° 69-3 du 3 janvier 1969, figurant dans le droit national en vigueur, qui régissait les « activités ambulantes » et les déplacements des « personnes circulant en France sans domicile ni résidence fixe », abrogée en 2017. Cette loi faisait selon le sociologue Christophe Robert, « des gens du voyage des citoyens de seconde zone ».

TRANSFUGES DU GENRE ET SUJETS POLITIQUES

Mylène Chartier

A quel prix intégrer comme citoyens ceux que l'on pourrait nommer les nomades du genre ? Comme on traverse une frontière entre deux pays, traverser la frontière entre deux genres s'avère être parfois un chemin de croix, au long duquel se pose l'épineuse question de la construction des personnes transgenres comme sujets politiques reconnus.

« Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà », notait Pascal. Que les institutions politiques espagnoles détiennent ou non la vérité, voilà une question qui paraît fort intéressante, mais qui pourrait aussi bien n'aboutir qu'à des conclusions stériles. Plutôt que de discuter un aphorisme, posons le regard sur les implications politiques que charrient avec elles – en Espagne comme ailleurs – les évolutions juridiques liées à la reconnaissance officielle des processus de transition de genre. Le 23 février 2023, en effet, le gouvernement espagnol décrète une loi visant à faciliter le changement légal de genre dès l'âge de seize ans. Pour ne pas revenir sur les tollés qu'a provoqué l'adoption de cette loi dans certains milieux conservateurs, on gagnerait sans doute mieux à chercher ce qu'un tel phénomène politique et légal implique et dissimule, en fait d'intégration à une communauté, à une polis, d'individus longtemps considérés comme déments, comme anormaux, comme curables. L'État n'exclut plus pour soigner, il inclut pour rendre normal. Ce qui se joue là, en germe, c'est la possibilité de normaliser, de standardiser, d'homogénéiser les statuts ; et d'inclure dans une nouvelle grammaire politique les dissidents du genre, de faire se ressembler ceux qu'une même instance avait jusqu'à maintenant jugés normaux d'un côté, déviants de l'autre.



MON GENRE ? MON OEIL !

Rappelons d'abord un fait qui ne va pas de soi : en Espagne comme en France, faire modifier la mention « sexe » à l'état civil est encadré depuis moins de quelques décennies par un arsenal juridique qui fixe les conditions d'un tel changement. (1)

Pour autant, depuis le temps de la pathologisation jusqu'à l'ère de la normalisation officielle, ce n'est pas tant l'empreinte du pouvoir qui s'est réduite que la nature de ce pouvoir qui a mué : de médical et scientifique, il est devenu en outre légal et juridique. Ainsi, les personnes transgenres, objets de discours pour les psychiatres et les chirurgiens, sont devenus objets de débats dans l'hémicycle et sur l'agora. Dans la fabrique des lois, dans l'usine des décrets, dans le monde de ceux qui portent l'écharpe tricolore, on discourt sur les conditions à réunir pour rayer un M ou un F, pour inscrire l'une ou l'autre lettre sur un passeport. « Faut-il avoir eu recours à une opération chirurgicale dite de "réassignation sexuelle" ? être périodiquement suivi par une armada de psychiatres ? être nécessairement majeur ? »

Tant d'interrogations se posent à la volée devant le bureau du législateur, qui souvent mettent aux prises des hommes et des femmes qui ne font de la transidentité qu'un thème lointain – et jamais une expérience somatique personnelle. En somme, que l'administration règle verticalement le sort d'individus transgenres, voilà qui montre assez combien l'appareil de pouvoir est aussi pourvoyeur d'identité.

Il n'y a là certes rien de nouveau : l'état civil et les papiers d'identité ne sont pas des créations récentes. Ce qui bascule à ce stade, c'est la possibilité de changer légalement une information constitutive de l'identité d'un citoyen, au même titre que la date ou le lieu de naissance. Mais, comme pour changer de nom, il ne suffit pas de gommer sa carte d'identité et son permis de conduire : la route est encore bien longue vers une authentique auto-définition du genre.

MARIANNE TRANS

En creux se dessine alors l'illusion d'un principe d'auto-définition : je revendique mon expression de genre, qui ne s'accorde pas avec la mention officielle du sexe tel qu'il m'a été assigné à la naissance par des instances à la fois médico-scientifiques et administratives. Si je suis un homme et que ma carte d'identité porte un F, les moyens me sont donnés de demander à changer cette lettre, moyennant une accumulation de démarches longues et pénibles. Le dernier mot, cependant, c'est le pouvoir officiel qui le détiendra. Il y a plus : si les instances juridiques espagnoles ont promulgué et validé la « ley trans », comme d'autres pays d'Europe, la dimension clinique, néanmoins, n'en demeure pas moins encore très présente dans les processus de changement légal de genre. Avec l'intention d'harmoniser pour chaque citoyen l'apparence extérieure et l'identité politique, la condition de dissident du système sexuel binaire est menacée – et les nomades sédentarisés.



L'expérience chimique et politique du philosophe Paul B. Preciado est là pour nous le rappeler (2) : le sexe peut se donner à penser comme un artefact, comme un outil de contrôle qu'il est loisible, pour qui le souhaite, de transgresser – de manière à se rendre nomade du genre et à explorer les limites de la fiction politique qui nous attribue un F ou un M.

Que la possibilité légale soit offerte, récemment, d'en changer, voilà qui ne ferait peut-être qu'étendre l'embrigadement. « Vous étiez porteurs d'un M ou d'un F ad vitam aeternam ? Vous pouvez désormais en changer ; mais prenez garde, il n'y a rien d'autre au-delà ! » Erreur au-delà des Pyrénées du genre. Le refus de s'harmoniser, en définitive, consisterait alors en une gamme d'efforts acharnés pour ne pas se reconnaître dans le paradigme fictif d'une transidentité lissée et décorée du sceau de Marianne, mais de persister à inventer son genre pour s'harmoniser avec soi-même. Ne pas chercher à faire coïncider coûte que coûte la barbe-cravate-cigare avec une mention « sexe masculin » ; mais faire coïncider un sexe auto-géré et nomade avec des pratiques de micro-pouvoir qui réinventent mon genre. Et Preciado, justement, de remarquer : « La subjectivité politique émerge précisément quand le sujet ne se reconnaît pas dans la représentation. Il est fondamental de ne pas se reconnaître. (3) » Être une Marianne trans, proclamer la Déclaration des Droits de l'Androgyne et du Nomade de genre : voilà tout un programme.

(1). La loi du 18 novembre 2016 dite de « modernisation de la justice du XXIème siècle » mentionne par exemple, à l'article 56, II, la rectification de la mention du sexe, qui jusqu'alors ne faisait l'objet que d'une jurisprudence. Au demeurant, il introduit, au sein du code civil, une nouvelle section consacrée à « la modification de la mention du sexe à l'état-civil » contenant plusieurs articles (C. civ., art. 61-5 à 61-8).

(2). Philosophe espagnol assigné femme à la naissance, il entame au milieu des années 2000 une expérience d'auto-administration de testostérone, jusqu'à l'aboutissement d'un phénomène de transition qui le conduit à se présenter publiquement comme un homme. Cette expérience est relatée notamment dans l'essai Testo junkie.

(3). Paul B. PRECIADO, Testo junkie : sexe drogue et biopolitique, Points, 2008, p. 370.

LES MIGRANTS JOURNALIERS EN ANDALOUSIE, PRÉCAIRES INVISIBLES DE L'AGRICULTURE EUROPÉENNE

Alex Masquelier

Dans une économie de plus en plus caractérisée par l'insécurité de l'emploi et une réduction des droits des travailleurs, le cas andalou illustre en quoi les immigrants, en première ligne de mire, sont les plus touchés et deviennent des travailleurs nomades, symboles de la pauvreté au XXIe siècle.

La crise de la Covid et la fermeture des frontières en 2020 ont révélé l'ampleur de la dépendance des pays vis-à-vis des chaînes d'approvisionnement à l'étranger, favorisée par la mondialisation. Par ailleurs, elles ont aussi rappelé l'importance primordiale d'emplois déconsidérés remis à l'honneur.

En Espagne, c'est cette double prise de conscience qui a permis l'émergence médiatique des journaliers immigrants en Espagne, nécessaires à la culture du « potager de l'Europe » en Andalousie. L'Espagne et l'Union européenne s'inquiétaient déjà au printemps 2020 du manque de journaliers et de ses effets sur l'économie agricole européenne. En effet, l'Andalousie est l'un des principaux centres de production agricole de l'UE ; un problème de main d'œuvre aurait pu entraîner des pénuries au sein de l'espace communautaire.

Malgré l'importance du travail des immigrants journaliers, celui-ci est réalisé dans une précarité extrême. Qualifiées en février 2020 de conditions de vie qui « rivalisent avec les pires » (1) par Philip Alston, le rapporteur spécial des Nations Unies pour la pauvreté et les droits de l'homme, celles-ci ont favorisé la circulation de la Covid parmi ces migrants qui continuaient le travail durant le confinement. La pandémie n'a fait qu'empirer une situation déjà structurellement précaire.

Le phénomène des immigrants journaliers est étroitement lié en Espagne au développement économique qui a suivi l'entrée du royaume dans la Communauté Économique Européenne en 1986.

La Politique Agricole Commune (PAC) et l'intensification d'une agriculture soumise à la concurrence européenne ont favorisé l'émergence de grands propriétaires,

au détriment des petits producteurs familiaux qui ont dû fermer boutique.

Parallèlement, l'augmentation du niveau de vie a rendu les métiers de l'agriculture en Andalousie peu attrayants pour les Espagnols, compte tenu des dures conditions de travail comparées à la faible rémunération. Dans ce contexte, les employeurs ont eu recours à la main d'œuvre extracommunautaire pour pallier le manque de main d'œuvre en forte saison, de mars à août.

Pour cela, ces grandes entreprises ont réalisé des contrats temporaires, afin que les immigrants viennent travailler. Par le biais d'accords avec d'autres pays qui en font la promotion – essentiellement l'Amérique latine et l'Afrique du Nord, pour des raisons historiques et géographiques – ces entreprises concluent des contrats offrant l'opportunité à ces individus de travailler leurs champs. De cette manière, elles peuvent faire appel à une main d'œuvre bon marché qui, de plus, est caractérisée par sa forte dépendance, dans la mesure où l'Espagne représente un espoir pour eux et pour leur famille – les transferts d'argent sont souvent essentiels à la famille qui est restée dans le pays d'origine – et qu'elle ne maîtrise pas toujours bien l'espagnol. Dans une région qui demeure l'une des plus pauvres d'Espagne, cette situation est source de tensions et nourrit les discours racistes contre ces immigrants. Ces tensions ont éclaté en février 2000, lorsque près de 300 habitants de El Ejido ont saccagé les locaux des migrants avec près de 22 blessés, suite à l'assassinat d'un jeune homme par un migrant. Cette mauvaise perception rend difficile l'insertion des immigrants journaliers, qui ne sont pas acceptés par des municipalités soucieuses de la réaction de leurs habitants.

A cela, s'ajoute la peur de créer un « appel d'offre » par des conditions qui seraient trop attractives. De fait, leur nombre augmente et représente aujourd'hui en Espagne près de 15 000 personnes selon la fondation Cepaim, la plupart d'entre elles travaillant en Andalousie (2).



Cette marginalisation renforce la précarité des conditions de vie des travailleurs journaliers, qui sont à la merci de leurs employeurs. Déjà avant l'appel de Philip Alston, *Defensor del Pueblo* affirmait en 2000 que 60 à 80 % des journaliers immigrés vivaient dans des logements indécents. Ainsi, ils ne vivent généralement pas dans des locaux au sein des villes proches, mais dans des camps constitués de baraquements, ce sont même parfois des sans-abris. Ces baraquements sont réalisés avec des matériaux de fortune ; les journaliers ne disposent souvent pas d'électricité ni même d'eau, et doivent parfois marcher plusieurs kilomètres pour en trouver. Viennent s'ajouter les dures conditions de travail : en été, les températures peuvent atteindre jusqu'à 45 °C, et les journaliers travaillent près de dix heures par jour pour un salaire de misère d'environ trente euros par jour. **Cherchant toujours la garantie d'une main d'œuvre moins chère et plus dépendante, on observe aujourd'hui que les entreprises espagnoles ciblent moins**

les hommes d'Amérique du Sud ou d'Europe de l'Est, mais plutôt des mères marocaines célibataires. La proximité de leur pays et le fait qu'elles soient mères les rendent plus susceptibles de rentrer au Maroc une fois la fin de leur contrat. Par ailleurs, la nécessité de nourrir leurs enfants favorise cette vulnérabilité, alors plus dociles vis-à-vis des entreprises qui les emploient. Cette exploitation fait l'objet de nombreuses réactions de la part de syndicats, tels que la « Colectiva de Trabajadores Africanos » (le collectif des travailleurs africains), qui organise des campagnes de sensibilisation.

Ces campagnes sont notamment réalisées après des événements tragiques tels que la mort en août 2020 d'un journalier nicaraguayen par un coup de chaleur, suite à onze heures de travail par 44 °C, ou encore les incendies fréquents des baraquements, qui fixent aussi l'attention médiatique sur les conditions des immigrants. Mais l'opinion sur place demeure peu sensible à la précarité des migrants, en témoigne la montée de VOX, le principal parti d'extrême droite espagnole, à tendance xénophobe, en Andalousie. Face à cette réticence de l'opinion publique, le manque de volonté politique laisse les immigrants dans une zone grise. En effet, le gouvernement central renvoie la responsabilité aux échelons locaux, qui disposent de pouvoirs concernant l'immigration intérieure en tant que communautés autonomes. Cependant, les localités ne procèdent qu'à de timides réformes et en appellent, elles aussi, à l'aide du gouvernement ;

ce renvoi de balle fait stagner la situation des migrants, qui demeurent à la merci d'employeurs qui les exploitent et génèrent près de 500 millions d'euros pour la seule province de Huelva. L'UE, quant à elle, ne s'engage qu'évasivement sur ce terrain, car le fonctionnement du potager de l'Europe est nécessaire à celui de l'économie agricole européenne. A cela, il faut ajouter qu'en vertu du principe de subsidiarité cher à l'UE, selon lequel la responsabilité d'une action publique revient à l'entité compétente la plus proche, il incombe aux administrations espagnoles et non à l'UE de s'occuper de ce sujet.

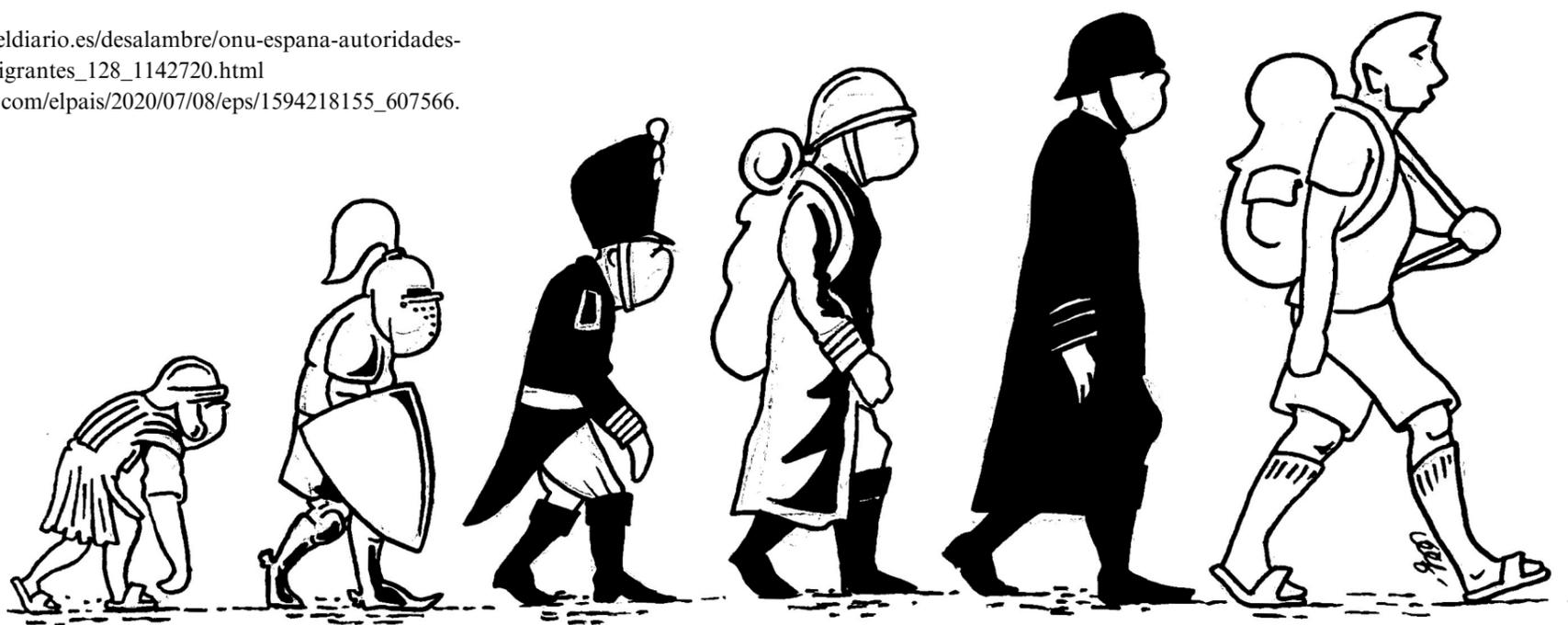
La fermeture des frontières causées par la Covid a renforcé la précarité et l'incertitude pour les journaliers : près de 7 000 Marocaines concernées par des contrats de travail agricole journalier ont dû rester en Espagne, à Huelva, et seules 10 % d'entre elles ont trouvé un nouveau contrat. Elles sont alors dans une situation extralégale voire illégale : forcées de rester en Espagne, la non-prolongation de leur contrat rend généralement leur présence extralégale dans la mesure où la loi prévoit souvent le retour des journaliers à la fin de leur contrat ; la pandémie rendait cela impossible et ce flou juridique a compliqué la recherche d'un autre emploi. Cette situation instable a rendu ces travailleuses extrêmement vulnérables à des organisations frauduleuses et illégales qui profitent de la situation, pour organiser des réseaux de prostitution par exemple.



La situation andalouse est un cas d'école car elle est le principal centre agricole de ce genre, mais d'autres cas similaires sont visibles dans les périphéries de l'UE, telles que le Mezzogiorno italien. La concurrence à l'échelle européenne impose à certaines de ces régions de jouer sur ces circuits migratoires. Certains pays d'Europe de l'Est tels que la Roumanie commencent également à appliquer cette stratégie ; anciennement pays d'émigration, ils deviennent pays d'immigration journalière. Comme en Espagne, cela n'est pas sans accroître la xénophobie déjà existante dans ces pays. La situation migratoire toujours plus explosive de l'Union européenne, dans laquelle l'acceptation des migrants est de plus en plus difficile, ne présage pas une amélioration de la situation des journaliers agricoles.

(1).https://www.eldiario.es/desalambre/onu-espana-autoridades-condiciones-inmigrantes_128_1142720.html

(2).https://elpais.com/elpais/2020/07/08/eps/1594218155_607566.html



-l'Europe Nomade.

FROM BEING ROOTLESS TO BEING RIGHT: EXTREMIST IDEOLOGIES AS A PANACEA FOR IDENTITARIAN NOMADISM

Archie Philipps

Here is an attempt to identify the origins of extremist ideologies: being rootless. Archie Philipps tries to establish the link between identitarian nomadism and extremist ideologies, in the current context where it is more and more difficult for immigrants to claim their plural identities.

As he barricaded himself and his victims in the Hypercacher supermarket in Porte de Vincennes on 9th January 2015, Amedy Coulibaly, a French citizen born in Essonne, declared – in French – that he was ‘Malian and Muslim’.

In his ‘martyrdom video’ released after the 7th July 2005 London tube bombings, Leeds-born Mohammed Siddique Khan referred to his fellow British citizens not as ‘we’, but as ‘you’.

In a study conducted between 2001 and 2008, Marc Sageman found that some 80% of the 500 jihadists in Western countries were Muslim immigrants or children or grandchildren of Muslim immigrants to a Western country.

These connections between feeling unattached to one’s own country and extremism go beyond Islamism: for example, the Jewish extremist Baruch Goldstein, who murdered 29 Muslim worshippers in the West Bank in 1994, was an immigrant to Israel from the United States, as are several other notable contemporary Jewish extremists, including Meir Kahane and Baruch Marzel.

What can explain this? Some point to the poverty, or at least the relative deprivation, experienced by many of migrant backgrounds. The relative deprivation argument may possibly hold analytical leverage in explaining some cases of why individuals turn to violence, notably in cases of colonial or exploitative rule, or experiencing rapid socio-economic development, whose fruits are not equally enjoyed by all.

Yet in explaining all cases of extremism, the ‘poverty leads to extremism’ argument is simplistic. Some famous cases undermine its credibility: Mohammed Atta, the 9/11 ringleader and hijacker-pilot of Flight 11, had received a masters’ degree from Hamburg. Two of the 7th July bombings came from locally-respected families, and the mother-in-law of Mohammed Siddique Khan had met the Queen at a Buckingham Palace garden party.

Considering Sageman’s findings, it is necessary to consider what it means to be of ‘immigrant’ stock.

When moving from one country, or even one town or province to another, immigrants experience a process of ‘unfreezing’, (to use Kurt

Lewin’s term), that is, a disconnection from one’s old routines, relationships, community. By the second or third generation, many may have few concrete ties to the ‘old country’: they may not speak the language, or even have spent extended time there. Yet however culturally or religiously assimilated, however economically successful, however fluent in the ‘new’ country’s language, a member of a minority nonetheless finds him or herself in a ‘precarious position’. Theodor Adorno, himself a Jewish immigrant, explained the paradox facing assimilated Jews, which can be extended to other minority immigrant groups too. He argues that a member of a minority must change, losing their foreign ways in order to be accepted. Yet, assimilation that takes place easily can be perceived as a way to gain power. Nor are attempts at adopting elements of both the home and the new culture a solution : maintaining any trace of a Jewish group is a form of “clannishness”. The anti-Semites tend to hold in contempt anyone who lacks “loyalty and pride” towards them.

People of minority backgrounds can therefore find themselves in an impossible bind: no assimilation without total cultural liquidation; but total liquidation of one’s original culture, if even possible, is regarded as suspicious.

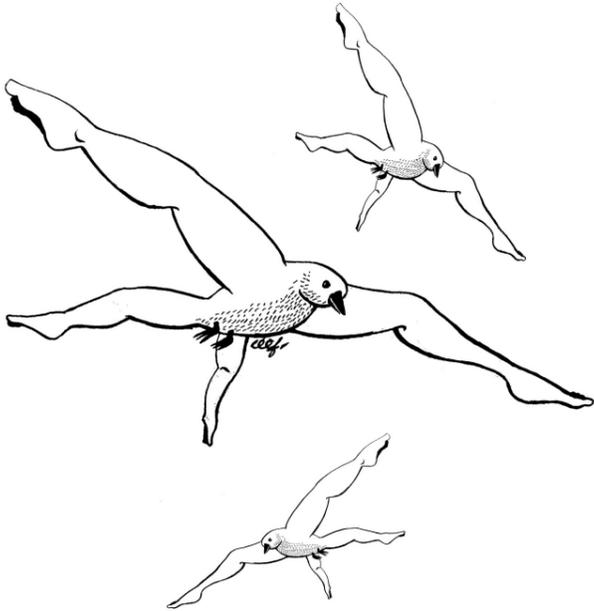
Trapped between distant roots and their markers – a name, a skin colour, any trace of a tradition – is there any solution for the individual of a minority background in his quest for assimilation? Eric Hoffer, himself the son of Jewish immigrants to the United States, hints at one possibility to ease the pain: don’t try. Hoffer argues that ‘a minority which preserves its identity is inevitably a compact whole which shelters the individual, gives him a sense of belonging, and immunises him against frustration [...] the orthodox Jew is less frustrated than the emancipated Jew’ (1). In this conception, a single identity is an anchor, allowing a minority to wholly latch onto one part of one’s identity, thereby removing the difficult questions of ‘what am I? If, for some, you cannot maintain any elements of the home culture and ‘truly’ be part of the new culture, why try to be part of the new culture at all if you will never be accepted anyway?

From adopting a unitary sense of identity, it is a short leap to adopting an ideology. It must be stressed that of course most members of minority groups do not adhere to such strict binaries of ‘us’ and ‘them’, and certainly not in ways that could lead to violence. However, it is understandable why the nature of ideology may be attractive to some people seeking a more fixed identity. Many ideologies are grounded in an identitarian anchor: race-based, religion-based, class-based, gender-based, nation-based. For individuals finding themselves, due to their group background, shut out of achieving the success promised by individual-based ideologies, collective identitarian ideologies may seem much more attractive. Furthermore, ideologies offer a ready-packaged total and normative worldview, perfect for somebody unsure of their place in society: an ideology tells you what to think about everything, everyone, and what to do about it.

Suddenly, the world becomes clearer: having been caught between several groups, the individual of minority background gains a sense of total belonging to one group, and a worldview explained by and for other members of that group. The ‘out-group’ within society is now the ‘in-group’ within the ideology. The strength of an ideology lies in its certainty and its simplicity. The more absolutist the ideology, the more adhering to it provides comfort. An absolutist ideology can quickly become an extremist ideology. An extremist ideology can easily slip into one which promotes violence. Extremism is often confused with radicalism. In a basic sense, to be ‘radical’ is to express significant dissent from prevailing norms. ‘Radical’ is derived from the Latin radix (‘root’) and radicals seek to enact root-and-branch or fundamental change from the status quo.

Extremism denotes ideas on the extremities relative to the mainstream ‘centre’ of its parent tradition. Yet extremists view themselves as taking their tradition, such as a religion, ‘to an “extreme” by ‘intensifying self-understanding and self-proclamation as representing, or being, “the centre”’ therefore ‘extremism’ is a form of ‘ultra-orthodoxy’ from the Greek ὀρθός (‘straight’ ‘correct’) and δόξα (‘opinion’ or ‘thought’). Believing that one has the ‘orthodox’ or correct tradition, it follows that dissenters ought to be at least debated, or ignored, or at most, actively suppressed.

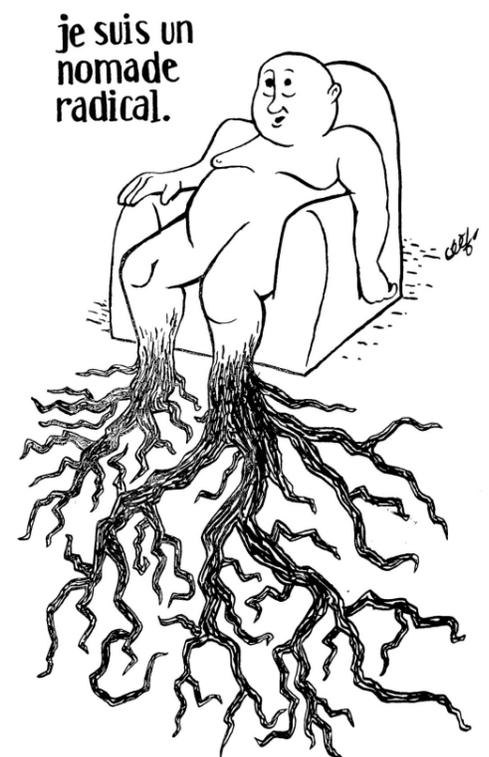
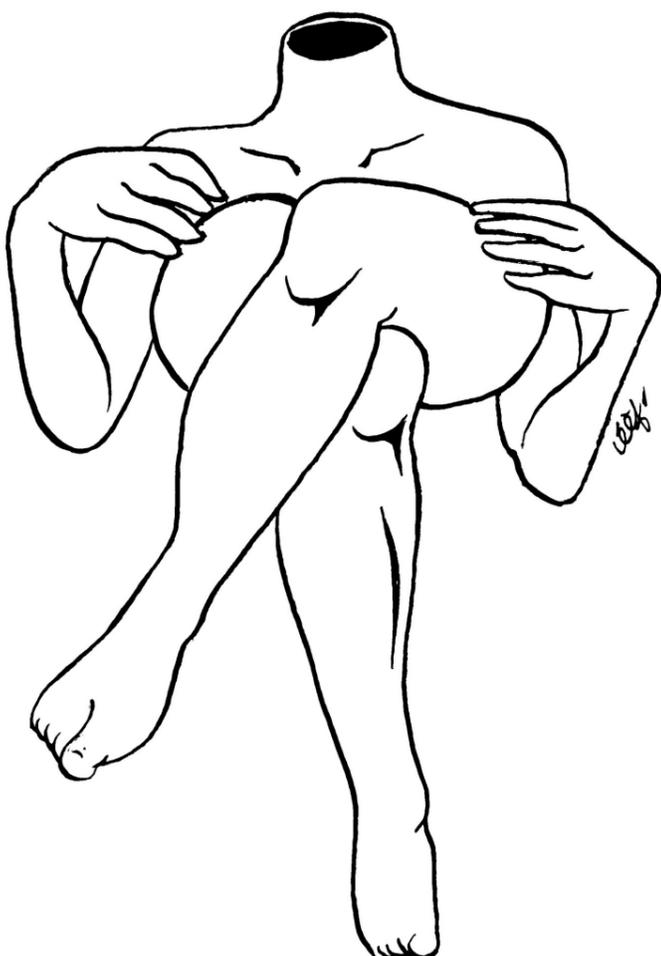
(1). Eric Hoffer, *The True Believer*, Harper & Brothers, 1951



Pratt helpfully distinguishes between types of exclusivism. Most believers of ideologies, including religions, would fall under 'open exclusivism'. While believing that one's cause is the sole true cause, 'open exclusivists' are 'amenably disposed' towards the other. Meanwhile, 'closed exclusivism' seeks no interaction with the other, 'hard-line rejectionist' 'extreme exclusivism' or 'actively resists' the other.

It is this certainty in the exclusive righteousness of one's cause, and by extension, the wrongness of any other cause, that leads to the idea that cause, or that race, religion or the like must be protected and promoted. The more extreme the exclusivism, the belief of being the sole possessor of the 'correct thought', the easier it is to justify many, or any, means to implement it.

We can thus trace a journey from identarian nomadism to identarian absolutism, from rootlessness to righteousness. Faced with multiple, at times confusing, perhaps even competing identities, one chooses the security of belonging to one. This belonging provides a sense of identity, an 'in-group' of some sort. This identity may form the basis of, or be otherwise connected to, an ideology. The ideology provides a total, normative worldview, and on how to act in, and against, this worldview. The more absolutist this worldview, the more the ideology has the potential to become not just exclusivist but extremist, pitting the 'correct' 'in-group' against the 'incorrect' out-group. An extremist ideology can suggest violent means for the 'in-group' to perpetrate against the 'out-group' to achieve the ends it suggests.



POUR VOS PROCHAINES VACANCES, PENSEZ AU CARNET DE VOYAGE !

Tara Natouri

Derrière le carnet de voyage se cache bien plus que des mots et des dessins, il s'y découvre une autre manière d'être et de percevoir. Il tisse la résonance entre soi et l'autre, il ancre dans le temps et la mémoire, il engage à ralentir, à s'affranchir et à relire. Objet convivial, riche d'un héritage artistique et littéraire, le carnet de voyage nous invite à repenser notre rapport au monde.

Enfant, j'adorais feuilleter les carnets de voyages pré-remplis que l'on trouve dans certaines librairies : leur apparence artificielle de vieux folio et leurs différentes catégories suffisaient à me projeter au cœur de paysages que j'espérais visiter un jour.

Avant qu'ils n'atterrissent entre nos mains, les carnets de voyage ont servi d'outils aux artistes. Au XIXe siècle, le coût du papier baisse, rendant la tenue d'un carnet de voyage plus accessible, alors que la mode du Grand Tour, la colonisation et l'orientalisme en favorisent l'essor. Les premiers carnettistes reconnus sont des peintres, qui ramènent de leurs voyages des images exotiques, tel Eugène Delacroix, auteur de sept carnets réalisés au Maroc, en Algérie et en Andalousie lors d'un voyage diplomatique effectué en 1832. Dans ce contexte, la démarche de l'artiste est empreinte d'une dimension ethnographique qui dépeint les peuples rencontrés mais sert aussi de travail préparatoire à certaines œuvres. Sans se borner à n'être qu'un outil, le carnet de voyage participe ensuite d'une esthétique romantique qui le consacre comme un support d'expression du sujet autant qu'un écho du monde extérieur.

Parenthèse dans le quotidien, le voyage peut favoriser l'introspection en même temps qu'il nous ouvre à l'autre. Ce rapport particulier entre soi et le monde serait entretenu par le carnet de voyage, qui devient alors un support d'expression de l'extime. Désignant en psychanalyse le désir de vouloir partager certains aspects de soi considérés comme intimes, la notion d'extime est reprise en littérature par Michel Tournier dans son *Journal Extime*. L'extime, pour extérieur-intime, désigne une forme d'expression dans laquelle l'individu se dévoile, non pas au travers de son expérience intime, mais grâce à une attention particulière portée au monde extérieur. Dit autrement, l'extime peut être interprété comme un mouvement d'introspection-exploration : or, le temps du voyage, favorise une telle disposition de l'esprit. Il aiguise notre curiosité, sert parfois de prétexte à l'introspection et nous fait évoluer. Tenant un carnet, le voyageur mobilise ce temps à part,

et accorde plus d'importance à ce qui l'entoure en même temps qu'il cherche à rendre compte de ses perceptions et de leur singularité.

En plus de servir de lien entre le voyageur et le monde, le carnet de voyage est un support d'expérimentation et de création qui ne répond à aucune règle : genre nomade par excellence, il se distingue du récit par sa plurimédialité, qui mêle écriture, dessin, peinture et parfois collages et nous encourage à porter un regard étranger sur des éléments qui nous semblent habituellement anodins : pour un carnettiste, un simple ticket de métro peut devenir la relique d'un souvenir. Objet teinté de nostalgie, le carnet de voyage cherche à renforcer la matérialité de moments fugaces. Dans une société où prime le partage virtuel via les réseaux sociaux, il permet de garder une trace de moments dont on a particulièrement conscience qu'ils sont éphémères, et tente de prolonger l'expérience du voyage au-delà de son vécu présent.

Alors que nos voyages sont eux aussi contaminés par l'injonction à la productivité et que leur réussite se mesure parfois au nombre de lieux recommandés visités, réaliser un carnet de voyage nous invite à nous arrêter un moment, à prendre le temps d'observer notre environnement pour retranscrire une vision personnelle de ce qui nous entoure.

En ce sens, les carnets de voyages reposent sur un processus de création à rebours du conformisme exacerbé par les réseaux sociaux. Puisqu'ils sont avant tout destinés à soi-même, les carnets de voyage peuvent mieux échapper à la volonté de mise en scène découlant des effets de mode et du besoin de validation qui nous encouragent, sur les réseaux sociaux à tous partager les mêmes clichés, en nous éloignant de ce qui fait la singularité de notre expérience. Et s'il n'est pas une solution miracle d'émancipation, le soin apporté à la création de son carnet procure au moins le plaisir d'avoir créé un objet unique, support d'un dialogue entre soi et le monde.

Si l'on a mis en avant la valeur mémorielle des carnets de voyage, que vaut-elle vraiment ? Puisque rien ne ramènera l'instant vécu, les carnets de voyages, au lieu d'être un reliquat de nos souvenirs, seraient un élément intrinsèque du voyage, augmenteraient le plaisir au moment-même de leur création, puis finiraient par nous devenir étrangers. Certains d'entre eux deviendraient finalement des objets de rêveries pour d'autres lecteurs : c'est ce que propose chaque année le Rendez-vous international du Carnet de Voyage, dont la 23e édition se tiendra en novembre, à Clermont-Ferrand.



ENTRETIEN AVEC UNE ÉTUDIANTE INTERNATIONALE : ÉTUDES ET NOMADISME, UNE FRONTIÈRE POREUSE ?

Carlotta Penquer-Yalamow

Dans cet entretien, Anne, doctorante, livre ses réflexions sur son expérience en tant qu'étudiante en Erasmus. Entre nomadisme et quête d'appartenance, ces réponses invitent à repenser la place de ces étudiants en Erasmus au sein d'autres cultures, qu'ils sont partis découvrir le temps d'un semestre.

L'auberge espagnole, film réalisé par Cédric Klapisch et sorti en 2002, suit un jeune étudiant, interprété par Romain Duris, qui part pour Barcelone dans le cadre du programme Erasmus. Ce film devenu culte a poussé, depuis 20 ans, de nombreux étudiants à partir à l'étranger. Cette année, à mon tour, je compte parmi les heureux élus : direction la capitale de la Slovaquie, Bratislava, où je m'appête à suivre une formation théâtrale intensive à l'École supérieure des arts de la scène (VŠMU) (1). Là, je fais la fabuleuse rencontre d'Anne, doctorante en études théâtrales dans une grande ville de la Rhénanie du Nord-Westphalie. En véritable nomade, elle a déjà effectué plusieurs Erasmus au cours de sa jeunesse avant d'entamer celui-ci en Slovaquie. Du haut de ses trente-et-un ans, Anne a accepté de partager ses pérégrinations et réflexions en répondant à mes questions.

Dirais-tu qu'un étudiant Erasmus est une personne nomade ?

Je pense que nomade signifie n'avoir pas de véritable chez-soi, aller d'un endroit à l'autre. Cela peut être vu de manière négative ou positive. Il y a des gens qui disent : « Je ne veux pas avoir de maison, je veux changer de pays toutes les quelques semaines. » Ici, c'est un choix. Mais à l'inverse, les gens peuvent aussi être nomades à cause de leur travail.

Ils doivent constamment être ailleurs. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui vivent ce style nomade pour différentes raisons.

Être un étudiant Erasmus, qui est donc un choix ici, peut-il être assimilé à une personne nomade bien que ce soit temporaire ?

Ça dépend. J'ai une amie par exemple qui étudie la politique internationale. Elle a fait un séjour Erasmus trois fois et elle voyageait déjà beaucoup. Elle n'a pas passé un an dans son propre pays. Alors, peut-être pour elle, elle était comme une étudiante nomade. Mais je pense qu'en général, le programme Erasmus à lui seul ne fait pas de vous une personne nomade, car vous avez toujours un port d'attache et votre propre université. Pour moi, un nomade n'est pas quelqu'un qui ne fait qu'un seul échange Erasmus dans sa vie. Une personne nomade est quelqu'un qui a un mode de vie constamment basé sur ses déplacements d'un lieu à un autre.

Être ce prétendu étudiant nomade, que l'enseignante-chercheuse italienne Mathilde Anquetil nomme un « hôte passager », nous incite à nous ouvrir à de nouvelles cultures dans un temps donné. T'identifies-tu davantage à ces termes ?

Je crois, oui. Je suis comme une invitée, une sorte de touriste mais de manière plus profonde. Mais comme je n'ai rencontré quasiment aucune personne vraiment originaire de la Slovaquie, j'ai toujours été dans ce groupe international, un groupe d'invités, et ça participe du sentiment de ne pas vraiment appartenir à cet endroit. Le côté sympa, c'est que tout le monde est nouveau et libre. C'est un nouvel espace que ces gens d'autres pays créent ensemble en Erasmus. Ce n'est pas comparable à la vie des habitants de Bratislava. Une fois,

je faisais du tutorat pour les étudiants en Erasmus dans ma propre université et ils se plaignaient de nous les Allemands qui n'avaient pas le temps de faire quelque chose avec eux. Mais nous avions tous notre vie à côté : travail, études, amis et famille. Je pense que c'est là l'énorme différence : lorsque vous êtes étudiant Erasmus dans un pays étranger pour un temps, vous laissez tout le reste derrière, dans votre pays d'origine, et vous avez juste ce groupe que vous créez sur place. Mais c'est provisoire et quelque part, c'est une vie artificielle qui, encore une fois, n'a rien à voir avec celle des gens du pays.

Les étudiants Erasmus sont donc dans une bulle, dans un espace conçu spécialement pour eux où ils peuvent explorer une autre culture, mais pas de manière réelle ?

Oui. Même si on parvient à faire connaissance avec un habitant du pays, je pense qu'il reste difficile de se rendre compte de son quotidien véritable. Au-delà de la barrière de la langue, il y a aussi cette limite-là puisqu'on ne partage pas avec eux les mêmes conditions de vie. Dans notre classe par exemple, tout le monde est international et nous sommes dans cette bulle comme vous l'avez dit. Au sein même de l'école, nous n'étions pas mélangés avec les étudiants slovaques – ou très rarement. Donc, c'est un espace créé juste pour nous où les seules personnes d'origine slovaque nous entourant sont les enseignants. En apprenant à les connaître, on en apprend alors aussi un peu sur la façon dont ils vivent, etc. ; et on réalise qu'ils adaptent sans doute leurs cours spécialement pour nous, ce qui favorise une fois de plus cette bulle. Très honnêtement, je pense qu'ils sont plus durs avec les étudiants slovaques en termes d'exigences de travail.

Je me demande si ça ne ferait pas un bon sujet de recherche : où sont les Slovaques dans les choses que nous faisons ensemble ? Où est leur influence ?

En quelque sorte, nous autres Erasmus sommes comme des regards extérieurs.

Ce sont les bons mots, oui. Mais nous aimons aussi cette atmosphère, n'est-ce pas ? Nous aimons être dans une bulle. C'est confortable d'une certaine manière parce qu'on a le sentiment qu'on peut essayer tout ce qu'on veut sans vraiment qu'il n'y ait de conséquences. Tout le monde est assez curieux de nous parce que nous venons de différents pays. Puis, c'est intéressant de créer avec cette diversité et différents niveaux d'expérience. C'est plus intéressant qu'avec les gens de mon pays comme je l'ai dit à mon mari [rire].

Erasmus est un hommage au philosophe humaniste de la Renaissance Érasme de Rotterdam (1466-1536). Son nom est synonyme d'une conviction : sans circulation des idées entre les esprits européens, il n'y a pas d'unité du continent. Le programme Erasmus est-il le digne héritier de cette pensée ? Permet-il d'appliquer une forme de nomadisme des idées forgeant l'unité ?

Je dirais que oui, d'une certaine manière, mais le paradoxe, c'est que le pays entier n'est pas impliqué dans le programme. Les enseignants, oui, mais pas le reste. Et je pense que ce sont toujours les grandes nations qui font partie d'Erasmus+. Ce serait intéressant d'avoir d'autres pays, plus petits par exemple, d'Europe de l'Est, des Scandinaves... S'il y a bien circulation des idées, ou du moins des cultures, je ne sais pas si on peut vraiment dire qu'il y a unité.



Nous l'avons perdue notamment avec le Royaume-Uni qui a quitté l'UE. Et il y a beaucoup de personnes anti-UE dans chaque pays. Donc je ne pense pas que l'Erasmus puisse résoudre cette question d'ordre plutôt politique. D'autant que je pense que ce sont toujours les mêmes qui partent. Beaucoup d'Allemands, de Français et d'Espagnols avec toujours la même nature : ouverts d'esprit, voyageurs, jeunes, de gauche et non de droite et nationalistes. Je ne sais pas comment attirer ces autres qui n'y vont tout simplement pas, sans doute à cause d'un sentiment de ne pas être impliqué, de ne pas appartenir à un autre pays que le leur.



Ce sentiment d'appartenance dans le pays qu'on habite pour un temps, est-il possible de l'éprouver lorsqu'on est cet étudiant Erasmus, seulement de passage ?

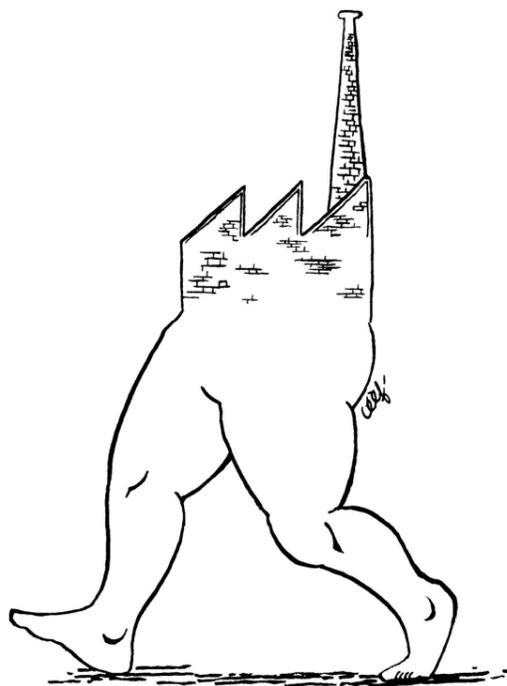
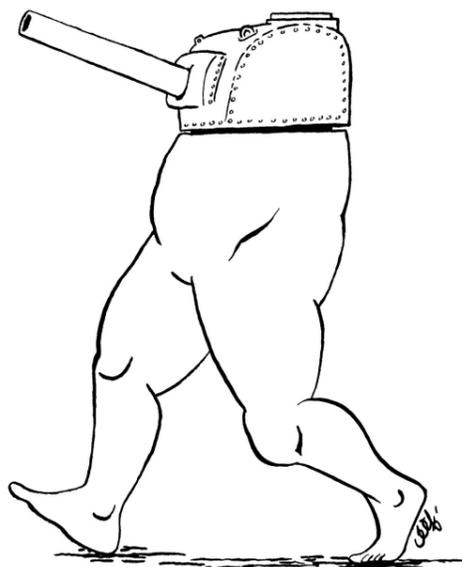
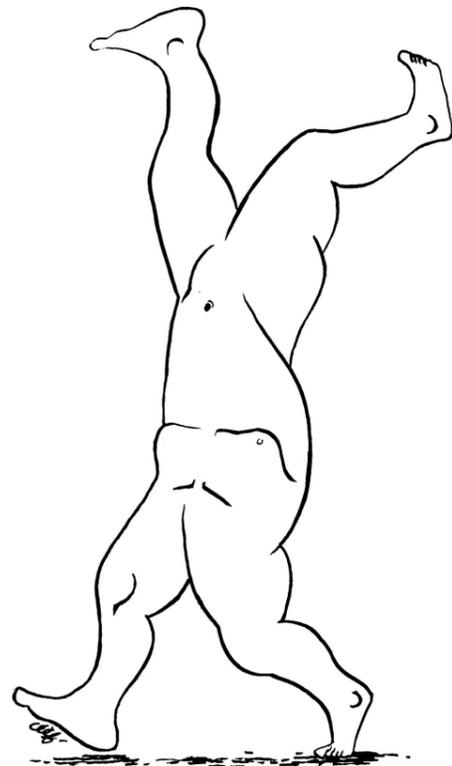
Je pense que je l'éprouve assez bien dans notre groupe Erasmus. J'y ai ma place. En revanche, je ne pense pas l'avoir ici à Bratislava. Je ne m'intègre pas dans cette culture slovaque générale. J'ai éprouvé de la difficulté à m'y adapter, mais cela fait partie de l'apprentissage d'une autre culture. Je parlais à un ami de leur côté discipliné ici et il me disait : « Bon, peut-être, mais c'est aussi bien parce que ça manque souvent dans l'éducation allemande ». En Allemagne, c'est très libre.

À propos de l'Allemagne, Bildung est un concept allemand qui désigne un mode d'apprentissage basé sur l'idée que les gens apprennent partout où ils vont. L'Erasmus entre-t-il dans ce concept ?

Bien sûr. Bildung est tout ce qui vient en vous par l'acquisition de nouvelles expériences à la fois de manières formelle et informelle. Ce qu'on appelle Bildung se reflète dans tout ce que vous voyez et dans ce que vous faites.

En Erasmus, ce concept prend tout son sens puisque vous êtes dans un cadre inconnu où vous pouvez déployer une intense activité d'expérimentations. Bildung, c'est alors chaque conversation que vous avez avec de nouvelles rencontres, c'est chaque fois que vous faites vos courses dans un supermarché différent de ceux que vous connaissez, c'est chaque nouveau produit que vous goûtez, chaque parc que vous visitez, chaque nouvelle langue que vous apprenez. Tout ce que vous faites ici dans ou en dehors des cours. Bildung est un concept très présent dans le système éducatif allemand. C'est lié à une question d'autonomie, de liberté de l'individu dans son apprentissage, chose qui ne se pose pas dans l'éducation slovaque et ailleurs. Ainsi, tout peut être Bildung. Mais beaucoup de pays n'ont que l'éducation comme mot, faisant très largement référence à quelqu'un qui vous instruit : les enseignants, les parents, les éducateurs, les tuteurs...

Mon échange avec Anne dura plus de deux heures, mais cet extrait, je l'espère, aura contribué à apporter quelques éclairages quant à la question posée en début de cet article.



MYTHOLOGIE DE LA NATURE DANS GRIZZLY MAN : WERNER HERZOG ET TIMOTHY TREADWELL « ENNEMIS INTIMES »

Lucas Brangé

Le film-documentaire Grizzly man (2005) de Werner Herzog renouvelle sous une forme neuve les dissonances modernes quant à l'interprétation de la Nature. Dans une joute intime entre le réalisateur et son protagoniste, deux visions symétriques de la Nature ressortent. Pourtant, derrière ces deux antipodes ne se cache-t-il pas une proximité plus profonde ?

En 2005 sortait dans les salles le film-documentaire Grizzly man du réalisateur « wagnérien » Werner Herzog. Le cinéaste allemand, fasciné par le destin fabuleux de Timothy Treadwell qui avait fait vœu de « quitter son enveloppe humaine pour se lier aux ours », se lançait dans une aventure cinématographique atypique en s'appropriant les rushes laissés par son personnage (plus de cent heures).

Dès le premier plan de son documentaire, le montage nous dévoilait l'excentricité intérieure et extérieure du personnage de Timothy Treadwell qui, immergé dans un univers alaskien détaché, récitait avec sa légèreté caractéristique cette phrase : « Je suis entouré d'herbe verte, derrière moi Ed et Rowdy, jeunes ours pleins d'avenirs. » Mais, derrière cette vision naturaliste sensationnelle, déjà, le film était dévoré par la mort, une mort immanquable : « Je sens la mort sur tous mes doigts. » Herzog ne nous préserve aucunement de cette fatalité tragique. Oui, Treadwell était mort, avec sa compagne, au cours de son treizième été parmi les grizzlis du parc national de Katmai, en Alaska. Digéré par un ours.

Herzog, lui, cherche et dévore son mythe du grizzly man, il mêle et exploite les rushes, le parcours de vie, le médecin légiste, les détracteurs, les amis, l'ex-compagne, les parents de son aventurier. Si Treadwell « a franchi une frontière invisible » avec l'« animalité », le réalisateur franchit la frontière invisible de l'intériorité de Timothée. Cette mort signe le point de commencement de cette mise à nu. Ce déversement confidentiel, envers aux séquences naturalistes, porte à l'écran un personnage instable, excessivement autocentré et résolument schizophrénique.

Acteur raté, en pleine déchéance dans la drogue et l'alcool, Treadwell, à l'été 1990, s'était lancé à corps perdu dans une protection fantasmée et fantastique des grizzlis, et ce jusqu'à sa mort, en 2003. Ses prises de vues saisissantes filmaient des ours et c'est tout naturellement qu'il s'insérait dans le plan, il était parmi eux.



Bien que post-mortem, le réalisateur allemand accédait au désir international et hollywoodien de son protagoniste, lui offrant en « cadeau cet espace-là », car selon lui, « nous ne devrions jamais oublier que cet homme nous a donné de fabuleux aperçus sur la nature. » Toutefois, c'est à partir de cette communion unilatérale tissée par une emprise fanatique et sentimentale que le réalisateur de Fitzcarraldo déroule une critique de la vision de la nature de l'homme-grizzli.

« Je ne suis pas juste le commentateur de son aventure. Je me dispute avec lui [...], il fallait que je dise quelque chose. (1) » Tout autant que l'échec constant des héros de Herzog, la vision de la nature et de sa domination sont deux dimensions récurrentes du cinéma de l'Allemand. Grizzly man, à ce titre, a tout l'air d'un film manifeste.



De sa voix-off, il propose une anti-vision, un anti Grizzly man. Lorsque la « vision idyllique » d'un « monde parfait » qu'entretenait Treadwell se fracasse à la découverte macabre de son renardeau : « Je ne comprends pas. C'est un monde douloureux. », Herzog entre en « désaccord » et se détourne de son personnage, il le renvoie au « commun dénominateur de l'univers [...] le chaos, l'hostilité et le meurtre. » Herzog immortalise Treadwell par son montage et ils peuvent ainsi se lancer dans une confrontation de visions interposées.

La conception de la nature de l'homme-grizzli incarne aux yeux du réalisateur la conscience absolutisée « d'une nature sans hostilité », d'un équilibre animalier édulcoré et sans prédateur, du « fantasme contemporain qui érige nos animaux domestiques en modèle de toute animalité. (2) » Le cinéaste conradien par ces commentaires épars s'érige contre l'insémination et la démocratisation du mythe Teddy bear – peluche présente dans le paquetage et la tente de Timothy – et de la « disneyisation » de la nature et de sa faune. Dépassé par un sentimentalisme possessif et psychotique, l'ancien surfeur en arrive à accomplir des actes totalement grotesques, qui font que « dans une salle d'une centaine de personnes, tout le monde rit », d'après le réalisateur.

Chez Treadwell, chaque ours adopté y va de son petit nom : Sergent Brown, Mister Chocolate, Downey, etc. Entre anthropomorphisme et proximité déraisonnable, le grizzly man bascule dans une hybridation hallucinée qui le coupe du réel. Treadwell, à travers sa captation scénique, s'accapare ces ours et cette Nature, atteignant ainsi ce seuil de domination. Par-là, le cinéma herzogien poursuit ainsi sa dissection de la volonté de puissance de l'Occident sur la Nature : Aguirre, Fitzcarraldo, Le pays où rêvent les fourmis vertes... Timothée n'y échappe pas, il la renouvelle sous sa forme la plus douce et insidieuse. Chez Herzog, la « volonté de dominer la nature » s'enchevêtre à la destinée individuelle de ses héros qui tente, tout en échouant à chaque reprise, de s'extraire de leur « condition humaine (3) ».

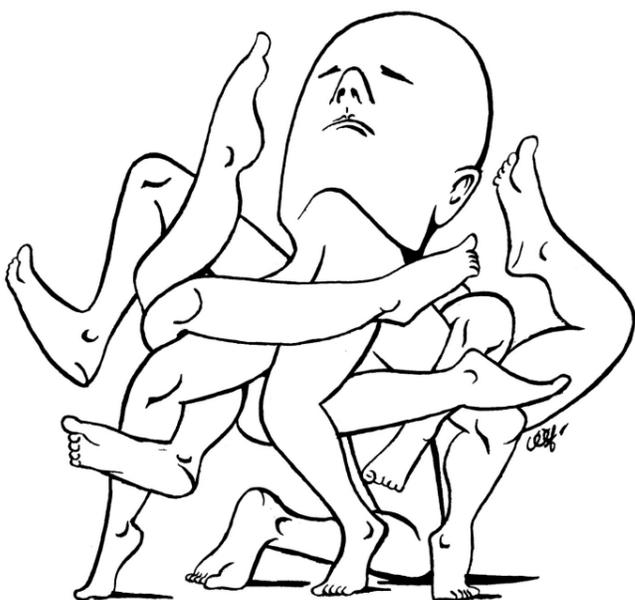
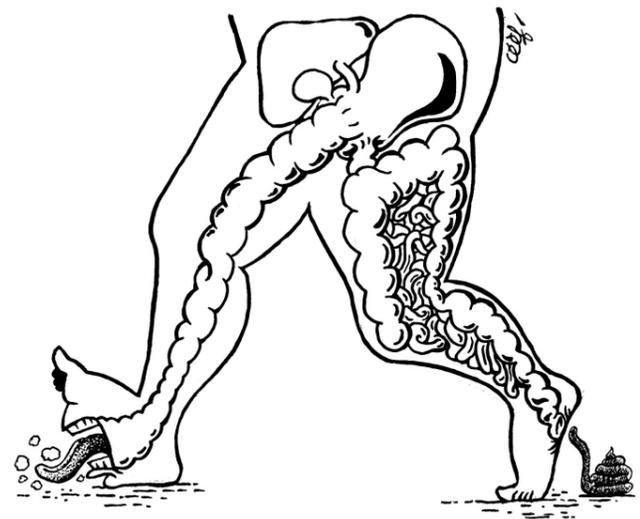


Sans en être l'origine, Grizzly man est caractéristique de la position apocalyptique d'un Herzog, qui parvient inlassablement à renouveler son approche cinématographique pour transmettre cette obsession. Plus de 20 ans auparavant, dans le documentaire de Les Blank, *Burden of dreams*, réalisé sur le tournage de Fitzcarraldo, il formulait face caméra une perception miasmatique de la jungle : « Je ne verrais rien d'érotique, ici, je verrais plutôt de la fornication et de l'asphyxie, et de l'étouffement, et du combat pour la survie, et de la croissance et du pourrissement. »

Le cinéma du réalisateur tente le pari fou de traduire le rêve idéalisable de « misery of nature » : ce ramassis apeurant et chimérique agrégé de fientes, de tortures et de noyades indifférentes. Dans son parti pris de « Naturphilosophie », Herzog couvre ses films d'une « écologie démoniaque » sans égal, étouffant et libérant son univers cinématographique d'une Nature qui n'est « qu'un enfer excrémental » dont notre « espèce y passe pour une vermine parvenue et à la victoire provisoire (4) ». *Treadwell* métamorphosé est une victime cannibale, récuré et purifié par les siens. Comment peut-on lire, alors, dans cette Nature un semblant d'ordonnance ?

Mais, Herzog a-t-il conscience qu'en affirmant pareille vision de la Nature, il rejoue et poursuit la philosophie de rupture entre hommes et Nature initiée par les érudits modernes entre le XVIIe et le XVIIIe siècle (5).

Finalement, Werner Herzog et Timothy Treadwell sont certainement plus intimes qu'ils ne pourraient l'imaginer. Ne sont-ils pas sans le vouloir les deux faces d'une même pièce d'un Occident toujours empêtré dans sa dualité illusoire : Nature/Culture ?



(1). Werner Herzog, Aubron, Hervé. *Werner Herzog: manuel de survie*. Capricci, 2008

(2). Morizot, Baptiste. *Sur la piste animale*. Babel, Actes sud, 2018.

(3). Carré, Valérie. *La quête anthropologique de Werner Herzog*. PUS, 2007

(4). Bortzmeyer, Gabriel. *L'écologie démoniaque de Werner Herzog*. La Furia Umana, 2020

(5). Ce façonnage conceptuel de la Nature par des biais d'hostilité, de domination, d'« infernalisation » (sans prise et sans présence humaine) a participé à une somme incalculable d'exploitations d'humains, d'êtres vivants et d'espaces. Voir entre autres : Ferdinand, Malcolm. *Une écologie décoloniale*. Seuil, 2019 ; Rodary, Estienne. *L'Apartheid et l'animal*. Wildproject, 2019 ; Morizot, Baptiste. *Raviver les braises du vivant*. Actes Sud/Wildproject, 2020 ; Lanapspeze, Baptiste. *Nature*. Anamosa, 2022.

BOUCLES D'OS

Hind Kaddour

Tous les mercredi au fond d'un long couloir jaune se tenait la répétition de la fanfare. Selon qui passait, les mots dans les crânes différaient : Fatigue, putain, salope. Mais tous s'efforçaient de les sortir là, sur le seuil, arrivant à la salle vierge de leurs soucis. Bien peu venaient y passer le temps ; pour beaucoup, c'était devenu un motif suffisant pour ne pas se tailler les veines, surtout le mardi soir. Lorsqu'en leur for intérieur, ils pensaient : au nom du groupe je dois survivre, ça sonnait bien, et même, ça créait du style.

Au rez-de-chaussée, avant l'ascenseur et le long couloir jaune, il y avait une entrée où ça sentait les toilettes, comme au premier étage de Notre-dame-de-la-garde. Oscar, dont la charité n'avait pas d'égal, ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié d'Osakar le réceptionniste. L'odeur de patchouli, mêlée à celle de la merde, semblait tenace. Et Oscar s'imaginait un tas de choses à ce sujet. Que le parfum était hargneux, qu'il s'accrochait partout. Qu'avant de gagner les flammes de l'enfer, il fallait faire tomber les autres.

- Ça baigne Osakar ?

Oui, pour ça, Oscar plaignait Osakar, et à peine plus secrètement, parce qu'il était noir. Il y avait un autre noir qu'Oscar plaignait : le joueur de saxo. Il le trouvait beau et doué, et ne sachant pas comment aimer, sans comme disaient les autres, se faire marcher dessus, l'avoir à l'envers, se faire enculer, il le prenait en pitié. D'autant plus qu'il n'était pas contre l'idée de se faire enculer par un noir. Cette grande perche sombre s'appelait Oskuro, et à la racine de son âme, un chaos continu prêt à donner la vie et la reprendre dans un seul souffle. Entre les fentes de ses paupières, deux cascades bruyantes gardées par des géants empêchaient chaque seconde le grand tsunami de larmes que la joie, la tristesse, la colère et le désir provoquaient chez lui. Sans parler du liant, son égo incomparable, choyé d'être souvent rejeté, moqué, éprouvé, du moins en pensée.

Seulement Oskuro était vain, plus qu'il ne put se le permettre. Il était à lui seul l'image de cette fanfare, belle de désir et médiocre d'ambition, une tarte au sucre de plus en ce monde.



A la fenêtre de mon coeur
Bat le rideau que j'ai levé
Oh, que j'élevais,
En ton honneur, Os

On pouvait lire ça dans un coin au bord d'un trou, près d'une vitre condamnée. C'était une ancienne salle de classe, ici, et des trous il y en avait partout. De punaises, de colère et d'usure. Os, c'était le plus grand joueur de cors que cette fanfare ait connu. C'était aussi le seul à être déjà plongé sous terre. Un exemple pour tout le monde, car l'amour était rude et la mort semblait douce.

- Osakoura est en retard, on y va quand même ?

- Ouais on sait ce que ça veut dire de toute façon...

- Glou glou glou

La fanfare, comme tout vase clos, renfermait ses destins aux histoires exemplaires. Oskuro que l'on connaît déjà, aimait follement la sœur d'Hoskarina, la joueuse de trombone. Il vivait dans l'espoir secret qu'elle rejoigne la fanfare par intermittence, remplaçant sa sœur une semaine sur deux. Hoskarinia était le portrait craché d'Hoskarina, et parfois l'esprit torturé d'Oskuro confondait le tracé de leurs lèvres, la fossette sous la joue, l'odeur de leur sexe. Oskuro couchait avec les deux mais aimait la sœur pour son mariage. Hoskarina, c'était bon mais sans enjeu ; ni classe, ni père, ni mari à surmonter. Une égalité pleine. Et d'ailleurs, Hoskarina ne couchait avec Oskuro que pour rendre jaloux Loskaris, grand viking au goût de métal.

Il jouait de la clarinette avec une finesse torve, recouvrant chaque trou avec la pointe infime de ses doigts, et fermait les yeux, rêvant de l'Etna. Les volcans lui donnaient envie d'ouvrir sa braguette, et le fait de ne pouvoir le faire assouvissait son désir. Il était plutôt simple. Osak, Housikari et les autres, l'étaient moins et tous ici purgeaient en silence quelque culpabilité et le méfait de leur naissance.

Quand la chef d'orchestre, Osakoura, arrivait en retard, le visage d'Osakar le réceptionniste luisait encore dans ses yeux. Parfois, comme l'avait remarqué Oscar, Osakar n'était pas assis à la réception, mais levé aux trois-quarts, les coudes posés sur son bureau. Un jour il comprit que plus bas, heureuse et pleine, se tenait Osakoura. Ainsi, en retard, elle était gaie et taquine ; les jours à l'heure, elle semblait triste, d'une vie irrécupérable.



- Silence putain je suis pas d'humeur aujourd'hui fermez-la

Osakoura ne jouissait pas du même flegme que ses collègues, il faut dire. Beaucoup de choses la révoltaient, créant en elles des allées entières dédiées au terrorisme. Une piste d'avenir, à ses yeux, comme les autres. Dans l'ordre, elle ferait exploser un la banque en bas de chez elle où son conseiller aime se toucher les testicules quand elle parle, deux les rayons axe du supermarché, trois les fabriques de mocassins à gland. Mais elle y pensait parfois avec une grande mélancolie, réalisant que son corps frêle d'un mètre cinquante-sept n'irait pas assez loin et raterait son coup. De l'amour elle ne savait pas quoi penser, ayant une peur bleue de la poigne de l'homme et par extension, de sa domination. Et dans le même temps, ce désir explosif fait à même l'espoir et la colère, fondue dans une lave qui pourrait, elle le sait, tuer son partenaire.

Voilà les eaux troubles dans lesquelles elle nageait, et dans lesquelles elle invita un beau jour de juin le réceptionniste Osakar.

- Tu bois un verre ?

- Plutôt trois ou quatre.

Osakar savait qu'Oscar le plaignait car il était noir et qu'il bossait dans des toilettes publiques. Il savait aussi qu'Oscar voulait lui faire des bisous. Il y a peu de choses qu'Osakar ne savait pas, déformation professionnelle si l'on veut. Quand Osakoura l'a regardé pour la première fois, Osakar avait prévu les ennuis. Ces minuscules petites billes noires semblaient sorties des fonds marins. Parfois, Osakar pensait à Osakoura comme à une baleine, avec ses quarante kilos et sa voix d'outre-monde. Quand elle prenait son sexe dans sa bouche, souvent, il avait peur.

De ne plus en revenir, d'y laisser son âme, de devenir une ruine. Puis il finissait, bénissait le monde d'avoir créé cette gorge qui par pure miséricorde, l'avait ramené à la vie, puis l'avait laissée sauve. Souvent, il se rendait compte que toutes ces prières s'adressaient à Osakoura même ; son amour, son Dieu.

- Des nouvelles d'Oskour ?

- Ah... Il ne veut pas jouer à l'église.

- Mais quelle salope !

À la prononciation du mot salope, Oscar guetta les réactions, fier de son panache. Mais au regard de ses collègues, ni surprise ni coup d'œil complice. Oscar la solitude, seul le matin, puis le midi et encore le soir, dans son lit. Il décida de se concentrer à nouveau sur son clavier et fit sonner les notes d'Almost Blue. Ils étaient dix dans la salle et ce serait tout pour aujourd'hui.

- A quelle heure l'église ?
- A ce propos...
- Je ne pourrais pas...
- Moi non plus... j'ai...
- Et ma grand-mère arrive...
- J'aurai faim depuis deux heures déjà et...
- Salope...

Osakoura avait choisi l'église parce qu'elle la trouvait belle, et aussi pour fêter les trois ans de la mort d'Os. Elle éteint les lumières pour que la salle respire. Après la tombée du silence, elle se mit à chanter. Les gens respiraient fort pour clamer leur ennui. Elle poursuivit, insensible, et baissa même le volume, pour que tous se sentent forcés de faire de même. Quelques secondes plus tard, depuis le long couloir jaune, on entendait distinctement le chant d'un chœur, harmonieux et fort. Une voix faite de mille.

Ainsi quelques semaines plus tard, tous se rendirent à l'église, y compris Oskour. Depuis le chant, tout le monde s'était souvenu que brillait en chacun le désir d'être aimé et de créer ensemble. Il n'y aurait sûrement que des vieux fachos, durs de l'oreille qui plus est, mais c'était déjà ça. Une scène pour se retrouver. Quand Os était mort, tout le monde y avait un peu perdu. C'était le plus jeune, la fontaine à rire, le puits d'entraîn ; d'un jour à l'autre, tout disparut dans un geste fourbe. La vieillese fondit sur les âmes avec le goût amer d'un c'est comme ça ; laissant chacun figé dans son inanité. Aujourd'hui, ils joindraient leurs efforts pour faire bella figura, et sortir de leurs caves des sons qui ressemblent à la vie. Hoskarina et Loskaris étaient à côté ; Hoskarinia avait accepté l'invitation d'Oskouro et se tenait derrière, munie d'un triangle. Oscar était sur la gauche d'Oskour et lui souriait. Osakoura tournait le dos au public, mais sentait fort derrière l'épaule le regard dense d'Osakar. Elle y puisait sa force. Personne ne rêvait des mêmes choses, mais tous s'accordèrent de le faire en même temps, afin de le faire plus fort. La solidarité régnait.

Les notes commencèrent à siffler l'harmonie, détendant les visages les uns après les autres.

Plusieurs familles étaient présentes, et l'on devinait aisément qu'ils étaient là pour garder le silence. Un comité des fêtes avait aussi réuni les vieux du quartier, et la plupart, oublieux, crurent assister à une messe bizarre. Les enfants, eux, s'étaient départis dans l'ordre naturel : les brutes brutalisaient et les planqués s'inventaient des maisons sous les sièges. La plupart arboraient les mollets des parents comme le toit d'une baraque et jouissaient d'un abri sans pareil. C'était les seuls à voir le dessous des pieds du Christ. Sur le talon, des petits tas de boue s'étaient amalgamés à tel point qu'on eut cru voir sa chair. On avait dû le traîner longtemps à travers les bouges, les bordels les technivals, les cellules rances de certains prêtres. Peut-être aimait-il se rouler dans la boue, pensaient les enfants, comme la plupart des gens présents. Les craquelures grandissaient à vue d'œil et les témoins y virent un signe. Il voulait regagner la fange ; vite. A chaque coup de trombone, les fissures grossissaient, ainsi que le plaisir des gosses d'être mis dans le secret.

Alors que la fanfare entamait les notes d'American Boy, les portes de l'église s'ouvrirent dans un grand fracas. Un courant d'air glacé parcourut les corps, et les cervelles ne mirent pas beaucoup de temps à fantasmer le pire. Le marbre se fendait de part et d'autre de l'autel, laissant le Christ et sa douleur submerger tous les coeurs. Hallali dans les culottes. L'encensoir vibra. Une bible épaisse tomba à son tour, manquant d'être réduite en poussière, écrasée par sa propre vieillese. Plusieurs personnes y reconnurent un présage et se signèrent.



Memento mori. Les planqués vivaient bien l'intrusion du chaos, et toujours dans la confiance, attendaient les instructions. Saint Michel, côté droit, était grand et fort et dur, et semblait suspendu à un tout, tout petit crochet. Les premiers seront les derniers, pensaient les planqués dans le langage cruel de l'enfance. Couic couic. La terre n'achevait pas de trembler et quelques vieux crurent que c'était la faute à la messe bizarre, avec son prêtre femme et asiatique. Beaucoup furent réconfortés par ce qu'ils pensaient être la colère de Dieu. Quelque part, des yeux émus de leur passage.

Osakoura, elle, ne se retournait pas. Elle enjoignait la fanfare de continuer. Oscar se mit à avoir très peur et se cacha derrière Oskour pour se soulager. Il le regarda avec dépit et fausse compassion. Salope, pensa-t-il, avant d'avoir peur d'aggraver avec ses mots le sort de tout le monde. C'est là qu'il avaient prévu de jouer Show Must Go On et Osakoura ne sut si elle devait appuyer l'ironie du sort.

- Vous êtes ch-chaud ?

Personne ne répondit et elle comprit que le groupe n'existait plus. Dissolu dans la large toile de frustration qu'elle tentait, en vain, de rafistoler jour après jour. Tant pis ; à vrai dire, elle était en transe, prête à recevoir tous les destins. Elle avait très envie de faire l'amour et le regard dans son dos avait depuis peu déployé des mains et des bras par milliers, la chatouillant derrière l'oreille, l'effleurant le long de la colonne vertébrale, engageant le frisson sur ses muscles tendus. Le regard haptique, ça s'appelle. La musique reprit et les portes d'entrées ne cessèrent de claquer dans un sens ou un autre.

- Show must go oooooooooooooon

Il n'en fallut pas plus pour déclencher les premières convulsions. Au pied de la sainte vierge :

- Aah Santa Maria

Une damelette toute frêle d'une quarantaine d'années se mit à frétiller dans la rance d'un tailleur et c'était

triste, comme personne ne regardait. Ses doigts et ses rêves étaient jaunes, trempés dans le gris des porridges que l'on sert en prison. Le gin coula en petit filet le long de sa mâchoire triste, suivi de sa bile, criant le regret de n'avoir jamais enfanté.

- Santa Maria Santa santa santa Mari-ia

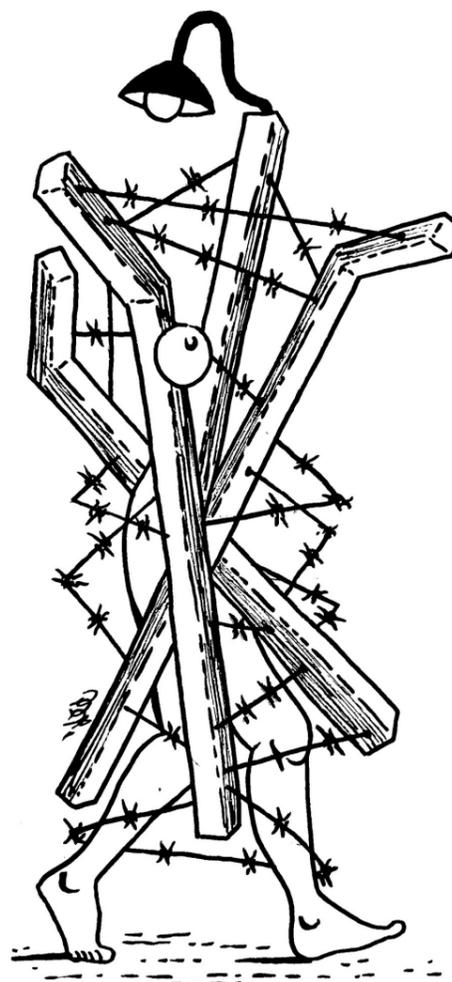
À nouveau seuls spectateurs lucides, les planqués s'en saisirent, la roulant au chaud à l'abri de l'avenir. Osakar n'avait pas quitté des yeux le corps d'Osakoura, ne se permettant d'en cligner qu'à de rares moments. Il avait les orbites et les hormones en feu. Un vieillard qui tentait de s'enfuir glissa dans la pisse d'Oscar, qui avait gagné le bas des escaliers. Le tremblement du sol s'accrut et bientôt plus personne ne put jouer. Certains tombèrent dans un fracas de métal et de cuivre. Le fait que la ville se tienne sur une faille sismique n'effleura personne ; c'était bien le temps des règlements de compte. Le symbole était de mise. La toile d'une peinture représentant Loth et ses filles se mit à suer. De grosses gouttes de cire perlaient, comme la peste quitte les pores de ces corps qu'elle a rongés. Le cœur du péché exsudait à l'air libre. Beaucoup eurent chaud et se mirent à baver comme des bêtes. Certains retirèrent leurs vêtements et chutèrent à genoux. La pierre du plafond devint friable, comme le sort de ces gens fatigués. Maintenant presque tous au sol - sauf les planqués, désormais debout et fiers - les gens gisaient sans grand désir de s'en sortir. Assez heureux de pouvoir mourir sans décider, dans le vomi et la pisse de quelqu'un d'autre. L'état régressif de créature rendait aux âmes leur confort, et procurait une diffuse sensation de plaisir infantile. Encore une fois, la nature avait frappé au bon endroit. Les planqués se réunirent à la porte d'entrée pour examiner la salle, et choisir qui emmener. Leurs petits corps graciles sautaient en rythme, approuvés par le monde. De la porte, ils aperçurent la foule roulée en boule, vagissant comme des nouveaux-nés.

Les instruments avaient formé un gros tas sur la gauche, montagne de pneus qu'on s'appêtait à brûler.

Deux autres personnes étaient debout. Du moins en partie. Accrochés à quelque rebord du confessionnal, presque entièrement à l'abri des regards. Osakar se tenait derrière Osakoura, et glissait lentement son sexe en elle, en rythme avec les secousses. De loin, on eut cru qu'il lui faisait un câlin et l'empêchait de tomber. Les enfants y virent l'amour, et voulurent les sauver.

- Derrière vous !!!
- Quoi?
- Jésus !!!

Osakoura et Osakar se retournèrent et virent le lourd Christ d'ébène vaciller. Main dans la main ils coururent jusqu'à l'entrée, enjambant ces petits tas de boue et évitant la poudre de pierre qui ne cessait de pleuvoir. Oskouro leur prit la jambe et ils le relevèrent à leur suite. Une seconde plus tard, le bois du Christ chuta de deux mètres et s'échoua sur l'autel en mille morceaux. Les planqués et la dame au tailleur, Osakar, Osakoura et Oskouro sortirent au grand jour et découvrirent un soleil simple et désirable. Une ode à la vie. À l'intérieur, aucun mort ni blessé. Tous les tremblements cessèrent, et jetant un dernier coup d'œil à la foire malheureuse, ils partirent vers la mer, baptiser leur désir.



PAS À PAS

Laëtitia Le Moan

Je remarque que je ne sais pas marcher. Toujours, mes pieds chutent, tapent le sol comme s'ils lui voulaient du mal, et mes hanches n'ont d'égale que la grâce du phoque. Mon dos n'est plus celui d'une femme. Il a la cambrure d'une voûte, nue d'étoiles, lourde du silence. Il a l'air de regarder mes pieds et de compter les pas. C'est que je marche avec le poids des hommes sur moi. Je traîne ces fantômes, qui me hantent comme, sans doute, Pygmalion a hanté Galatée.

Il faut dire que j'étais prédisposée à ne pas savoir marcher ; enfant, j'étais peuplée de mythes à dormir debout. J'étais bercée de ces histoires d'hommes qui meurent pour une femme, qui se soumettent à elle, de charrettes et de chairs. Je croyais qu'il suffisait de monter dans un de ces attelages pour qu'apparaisse un amour tout tracé. J'attendais, je rêvais de citrouilles, d'idées un peu saugrenues, et puis je m'aperçus que ces histoires véhiculaient des illusions.

Inutile de prendre le pas, naturellement j'avais perdu d'avance. Question de déséquilibre et, parfois, de vertige. Les hommes étaient vides et ce vide m'obsédait, comme si la peur d'y tomber magnifiait ce qui était finalement très ordinaire.

En vérité, je prenais la route à gauche quand il fallait marcher droit. Je fatiguais. Ma peau était blanche comme un mouchoir. Je faisais partie de celles qui ressemblent à une Pénélope et qui finissent par se demander s'il n'y a pas un non-retour.

Je devenais, évidemment, insupportable. Pleine d'un syncrétisme d'humeurs, en retard sur le train-train des conduites adéquates, je n'avais nul désir de me mettre au pas. Je jappais contre la meute sans comprendre pourquoi elle me laissait à mes errances. Je mourais volontiers, mais mourir importunait. Je pouvais aussi faire la belle, ce qui ne marchait pas plus. Je sentais trop l'eau de rose.

J'étais une drôle de nomade, qui tourne en rond comme une planète – et pas la bonne, et le tout pour n'en revenir qu'au même point du système. Je ne sais pas marcher.

MILA FERRARIS

Après deux années de prépa littéraire passées au lycée Louis-le-Grand, je redécouvre ma passion pour le dessin à la Hear, école d'art où je renoue avec ma pratique artistique. Je me recentre sur le plaisir du geste et de son déploiement, qui me porte aujourd'hui jusque dans les espaces magiques de l'illustration.

EVERN

Moi c'est Evern, un bruxellois de 27 ans un peu perdu entre art, journalisme et tisane. Profane autodidacte, ça fait maintenant 3 ans que je fais du collage surréaliste en papier, principalement pour me faire voyager depuis ma chambre. Merci à la Gazelle pour cette nouvelle collaboration graphique qui fait réfléchir tout ce que mon esprit a beau vider.

A.V

J'adore la bande dessinée dans toutes ses formes. J'ai grandi avec des journaux de Mickey, Sailor moon et Spirou et Fantasio dans les mains.

J'adore la BD parce qu'on n'y va pas par Quatre Chemins, on va droit à l'essentiel, dans un dessin efficace et un trait décisif.

Directrice Mélina Tornor et Alexandre Jadin
Rédacteur.ice.s en chef Valentine Pastor, Alexis Duarte, Lucas Brangé
Président honoraire Mario Ranieri Martinotti
Secrétaire générale de rédaction Manon Kubiak
Chefs de rubrique Jeanne Fayol, Eléonore Gogé, Alexis Duarte, Edouard Brugnot, Ben Harding, Mélina Tornor, Laëtitia le Moan, Claire Vincent Boriel, Manon Kubiak, Valentine Pastor, Lucas Brangé, Emma Del Ponte, Carlotta Penquer-Yalamow, Elyse Béasse, Lisa Hazan, Julien Sydney Ladouce
Direction artistique Elyse Béasse et Lucia Lefèvre
Trésoriers Alexandre Crosnier et Gabriel Desbordes
Coordinateur dessin de presse Céèf
Directrices de la communication Satya Ambroise et Margot Blaisel
Coordnatrice pôle conférence Eléonore Gogé
Illustrateur.ice.s Mila Ferraris, Alix Vermeulen, Nicolas Broussalis (Sebrou)
Rédacteur.ice.s Manon Kubiak, Valentine Pastor, Carlotta Penquer-Yalamow, Lucas Brangé, Tara Natouri, Alex Masquelier, Archie Philipps, Hind Kaddouri, Laëtitia le Moan, Marius Derisaut, Mylène Chartier
Mise en page Thibaut François

Imprimé à Condé-sur-Noireau par Carlet Imprimeur SA

Association régie par la loi de 1901 :
N° SIRET : 814 503 645 00016

redaction.lagazelle@gmail.com

Facebook : Journal La Gazelle
Instagram : @journal_lagazelle



Sorbonne
Nouvelle
université des cultures

UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE